TRISTAN CHOISEUL

Confins

PARIS

MCMXXI

CONFINS

ERRATA

LIRE : page 14,	douleur	au lieu de	donleur.
25,	qui	-	gui.
27,	l'air	-	l'aic
27,	peuple	-	penple.
28,	Sorrente	-	Sorrentc.
39,	dissoute	-	dissonte.
42,	yeux	-	veux.
43,	murmures	-	murmnres.
53,	court	-	caurt.
65,	créé	-	crée.
66,	corps	-	oorps.
67,	structure	-	struture.
71,	haletants	-	halotants.
71,	inconscience	-	inconscienee.
73,	maudissez	-	mandissez.
76,	caresseur	-	caressant.
82,	myriadaire	-	myriardaire.
84.	fol	-	foi.
111,	visage	-	image.
112,	visage	-	image.
119,	mêmes	-	mêmee.
119,	un	-	ur.

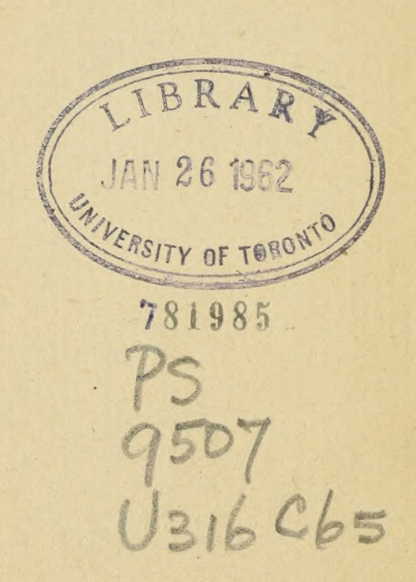
TRISTAN CHOISEUL

Confins

PARIS

MCMXXI

AU SOUVENIR D'ALAIN SAINT-GENEST



à Narcisse

Il y a longtemps que ton image dort à jamais dans la source qui garde à peine le souvenir du tressaillement de ton corps, le témoignage de ton orgueil, le rire frais de ton ingénuité voluptueuse, et le cri d'agonie devant la chute irrémédiable d'une voûte d'azur peuplée de dieux éblouissants.

Narcisse, je joins, ce soir, les mains à l'évocation de cette image: je la prie, pour tout ce qu'elle a emporté avec elle, dans l'oubli; je l'implore, comme un pélerin pieux, agenouillé auprès des symboles sacrés.

Ce qui lui survit, hélas! n'est que le rêve d'un rêve, la coupe où se sont pâmées des

lèvres tremblantes d'ivresse, les flambeaux éteints du plaisir, une nuit lente et calme, qui descend sur les plateaux torturés de la Terre.

... Narcisse, je me surprends à t'aimer au moment où je me délie de ton âme. J'étreins dans l'ombre ta figure effacée. Car n'étais-tu pas l'être de désir et de flamme? Participant au mystère qui enveloppe les êtres et les choses, le frère sanglotant de ces milliers de têtes juvéniles qui, sur le vaste horizon en lambeaux, renversées par l'agonie, immortellement pâles, strient l'azur vide et le condamnent à je ne sais quel écrasant remords?

Voilà que maintenant, derrière les jardins de la Terre, la pensée découvre la vieillesse du Monde, et la souffrance, semblable à l'espace illimité, devient infinie.

IVRESSE

Elle me tient penché sur les gouffres. Mais je chasse ses invitations au suicide. En ma sombre tristesse persiste encore le goût de la vie. Sous une couronne de pensées désespérantes, je me veux exister et vivre.

Ce n'est pas là une chimère dont je me réveillerai après la nuit qui va me prendre, croiser mes deux mains inertes, éteindre mon cœur presque mort, gisant sur des désirs qui, pareils à des diamants, déchirent sa nuit profonde et secrètement gémissante, — et mon front où se tiennent prisonnières des pensées qui battront en vain de l'aile.

Je vis! après tant de morts dont je fus le ressuscité devant l'aube émerveillée de mes mains, de mes yeux pâles d'avoir reflété des lampes éteintes, et de mes lèvres crispées sous un désir sans aveu.

Je m'abandonne au rêve qui m'arrache à ce lieu de plaisir, je n'y suis que d'une présence corporelle. Mon esprit est ailleurs. Amusé d'analogies et de contrastes, il dépasse ainsi sa peine quotidienne; il l'adorne d'un bouquet, l'embellit de comparaisons, la flatte en lui découvrant des ressemblances. Je souris à l'évocation de Faust, cher vieux, «qui me ressemble comme un frère», dont je bois les larmes mêlées aux miennes. Quelle plus attachante aventure que celle-là se peut présenter à celui qui commence à vieillir! Tout homme porte en soi un Faust qui, avec l'âge, ne demande qu'à s'éveiller. Tentation vaniteuse, en effet, pour un esprit qui se plait au songe! Faust, c'est l'histoire dramatique du cœur humain, du désir qui demeure au-delà de toute passion assouvie, du champ entamé de l'expérience amoureuse.

Faust, tu m'apparais dans ce soir qui me dépouille que trop de mes manèges et de ma

puérile et si parfaitement humaine agitation. Marguerite est toujours là, mais pas à toi. Elle prie encore, embrasse ses mains naïves, dévouée aux candeurs, ceinte de bleus rubans.

Marguerite, c'est la forme de ton rêve et de ton espérance. Marguerite, c'est la femme qui nous abuse et nous trahit.

Faust, tes cornues ne sont-elles pas là qui t'appellent, te pressent d'invitations? Tes cornues! C'est la déclamation solennelle, c'est le rire froid d'une vérité concrète, une formule géométrique, la note du pharmacien qui, vraiment, exagère, et ton chien qui, salement, fait la petite gueule. Il bave; c'est un chien éthique. Je lui ai lu Spinoza.

Faust, retourne à ton chenil plein de pailles et de miettes de gâteau. Et pourtant, ce soir, tu te sens royal et voudrais arrêter la nuit splendide que tu proclames ton esclave. En vérité, tu la pares: l'ivresse chante; la tête chavire; le front frémit et s'amuse, et tes bras soulèvent des sirènes et des dieux.

L'ivresse gagne et tu marches dans une rumeur de sons, de parfums et de mots d'amour étouffés. Qui dira la fantaisie et la somptuosité des fêtes construites et défaites en songe!

Tu es le roi dérisoire d'un palais qui s'écroule, le créateur illusoire d'une forme qui ne parvient pas à naitre, d'une nymphe qui, se concentrant sur elle-même, se réduit, à la tombée des étoiles, à une ligne abstraite et méprisable. Tu crées des bijoux qui se résolvent comme les buées flottantes sur l'horizon de laideurs qui composent le réalisme de l'univers.

Des coupes circulent sous tes lèvres un instant radieuses, et tu détournes la tête, déjà lassé. Un décor où volètent des désirs choisis, élégants et condamnés, cependant qu'un orchestre intérieur de voix fines et plaintives t'obsède d'harmonies. Tu es ivre de toi-même, des êtres et des formes qui dansent, et tu te possèdes et te maitrises. Quelle figure, pourtant, de rêveur ennuyé et amer, se renvoient les miroirs! Mais cette possession s'abolit bientôt et l'ivresse l'emporte.

J'entends une voix — c'est la tienne! — qui laisse échapper des mots sans suite:

« Je suis descendu au fond des géhennes de la souffrance. Et là, tapi, garroté de ténèbres, j'étais comme un Christ crucifié de douleurs. Le froid, le rire, les larmes, le désir perçaient ma chair d'aiguilles glacées. J'as-

sistais, ivre et lucide, à une sorte de mort de moi-même. En moi s'ébranlait, se dressait en se pressant la foule des martyrs. Elle vivait encore de mon supplice.

» Je pleurais, tel un enfant fouetté de vie et d'amour. Et je disais : O mes larmes, combien vous êtes amères et salées ! Vous glissez sur moi comme des choses blessées. Mes larmes, qui me rejettent toujours à mes larmes, ma souffrance à ma souffrance, mon miroir à la figure vieillie de Faust ou de quelque Narcisse. »

Et ceci :

« O mère ! priez pour le Jésus de Jérusalem.

» Priez pour les crucifiés qui dorment, au fond du temps et de l'avenir, pour ceux qui n'ont pas cru aux soirs de diamants, à l'aube hésitante de lumière.

» Priez pour les hommes étouffés dans le meurtre et le sang, dans cette agonie collective des guerres où sombrent les troupeaux de pâles assassinés.

» Priez pour les malheureux, proie de l'ombre, de la faim et de la misère.

» Priez pour ces hommes qui vont mourir sur les champs de bataille, et qui, ne voulant

plus vivre, ont regardé la mort comme un divin soleil de délivrance.

» Priez pour ces femmes qui caressèrent l'agonie des pauvres, des faibles et des malheureux, et pour ces forts aussi qui ont abusé des faibles.

» Et, afin que personne ne soit oublié dans cette prière totale, priez pour les damnés de la honte et du désespoir.

» O mère, priez pour moi qui voudrais prier avec vous! pour ces victimes du passé et de l'avenir, et pour tous ceux qui sont morts déjà d'avoir voulu mourir. »

Ta plainte montait plus attendrie:

« Jamais une aube plus pâle et plus douce n'avait blanchi des mains aussi désespérées, et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur. Quelle nuit! Celle où la réalité devient une statue composée de toutes les douleurs de l'être, du mirage ébloui des sens, de la certitude que crée l'angoisse de l'esprit, du silence pieux où gémissent les oiseaux du matin et se perdent les mourantes volées des cloches.

» Et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur.

»En vain avais tu tenté de protéger la frêle image qui fleurissait toute en toi-même. Elle croulait; elle s'évanouissait pendant que l'aube montait dans l'horizon lumineux. La nature allait tressaillir de lumière; en toi la nuit s'installait, prenait possession, commandait aux gestes, aux paroles, aux désirs.

»Et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur.

»Tout à l'heure, dans le bruit quotidien des labeurs, tu te mêlerais aux autres hommes, tu partagerais leurs travaux et leurs peines, tu essaierais de connaître leurs misères, leurs prétentieuses ambitions à tout comprendre et à tout résoudre; tu mangerais de ce pain devenu banal et t'abreuverais à ces boissons, fades par l'habitude.

»Et, en toi, ce sont des idoles que tu porterais ensevelies.

»Quelle nuit que celle où tu as senti que toutes les idoles humaines périssaient dans ton cœur!»

Et poursuivant encore:

«J'adorais, Psyché, la fiction de ta mort. Je me disais: — Elle se réveillera d'entre les mortes, et ce ne sera pas seulement du parfum

des asphodèles que son cœur inouï de douleur passée battra encore à se rompre. Non, elle se remettra à respirer avec les vivantes. On la verra, à côté de ses sœurs, cueillir les fruits du jour, et le soir, à son balcon, rêver à d'autres agonies sous le regard complice des étoiles. Elle sera à nouveau le désir, la joie, la démence. Sa bouche altérée criera vers les sources de l'extase. Ses yeux s'agrandiront dans la vision amoureuse. Ils s'appuieront avec amour sur des blessures: ils oublieront leur propre douleur pour tâcher de guérir et de consoler. Elle dira, en sanglotant: « J'avais eu faim, j'avais eu soif. Apportez-moi, maintenant, des breuvages doux. Je veux boire et vivre. Exaucez rapidement cette volonté d'aujourd'hui. Demain, je pourrais être morte. »

Comme des fardeaux légers, oubliant ceux du présent, les passés viendront choir dans ses bras charmés. Elle leur sera un refuge, certains soirs où ressuscitant de l'ombre ils surgissent, semblables à des mendiants craintifs et affamés, demandant un sourire, une larme, des pardons. Elle sera généreuse pour ces dépouillés, sortis de la poussière

du néant.

Pour elle, parce qu'elle avait su vivre, j'imaginais une résurrection ardente, folle, où, sur une terre jonchée de feuilles et de larmes, elle se serait promenée, cheveux épars, tordant les mains, suppliant les hommes et les dieux de lui donner des paroles comme des aumônes, comme des baumes.

Je la voyais romantique, béante de blessures et de cris, ainsi qu'au sein des plus violentes passions de jadis.

Je me disais: « L'annonciateur apparaîtra qui, avec son signal, avec ses cloches et ses bouquets d'épines, te déchirera comme un cri, comme une lame de couteau. Tu seras alors pareille à ces femmes crucifiées sur des chemins de douleur et de néant. »

La douleur est venue au seuil de ta porte: et tu es restée calme, froide, cruelle, fixe comme une source sombre où s'était penchée, naguère, la figure du Désespoir.

Puis, moins désolé, tu dis à voix basse:

« Ma douceur m'est revenue, jaillie des mirages morts, et elle m'a apporté ses dons de calme et de paix. Je ris après avoir pleuré. Mes larmes, je n'aurai pas ce fol orgueil de

les renier: elles étaient en moi depuis toujours, et quand elles vinrent au bord de mes yeux, je les reconnus comme on reconnaît des exilées. Mes larmes, vous étiez vraies comme moi-même; vous étiez folles comme mon cœur; vous étiez douloureuses comme mon imagination. Je sais bien qu'il en existe d'autres, mais celles-ci sont miennes, et personne ne me les enlèvera.

»Ma douceur de jadis, d'avant la tourmente, a frappé à ma porte Je lui ai ouvert et la voilà qui, pareille à une maîtresse calmante, met ses mains sur mon front, me berce ainsi que l'on fait pour les petits enfants qui ont trop pleuré, et m'endort, tranquillement, tranquillement.»

De plus en plus ivre, tu continuais, secoué de sanglots, lorsque les premières lueurs du matin parurent à l'horizon:

«Aube, créatrice de mille lumières, j'aime ton éploiement de rayons et tes symboles de maternité amoureuse. C'est en toi plus qu'ailleurs, plus qu'en des livres, des femmes mortes, des polichinelles cassés, mes jouets revus, touchés, eux qui dorment en une armoire! c'est en toi que je me retrouve...

Je pense, des fois, que j'ai ton éternelle naïveté, et que le jour est mort sans me vieillir, sans éteindre ma chanson commencée. Je pense des jours à ça. Oui, je sais le milieu des journées et la lourdeur du soir quand j'ai bu quelque vérité amère. Et j'ai pleuré souvent parce que la nuit n'avait pas ton visage, aube que j'aime tant, aube en frissons, faunesse dansante au miroir de mon âme.

»Je t'ai désirée, à plus d'une reprise, pour être délivré de la nuit oppressante, de la nuit interminable où s'éploie l'insomnie, mais c'est là très ancienne histoire. Car je suis gai maintenant, très gai. Et si je livre mon âme, c'est que la joie me persuade et me soulève. Je retrace l'histoire que tu y as écrite, les étapes douloureuses franchies: c'est de l'histoire ancienne!

»O Toi qui berças mon enfance, l'aube te ressemble et te remplace; c'est elle qui baigne mon front, me prend dans ses bras et me berce. Elle a ta bonté, le silence clair et doux de ta figure et tes mains maternelles sans mesure. Par elle, je me laisse encore plaindre et aimer. Par elle,

je suis encore enfant.

»Aube fuyante de l'innocence retrouvée. du cerveau lucide qui se refait de la jeunesse; aube du cœur lavé des effrayants cauchemars de la nuit; viril élancement des corps vers les merveilles de la volonté! »

Sur ma vitre, un tressaillement de chair merveilleuse, faite de rose et d'or: c'est la vierge, c'est l'aube. Et j'ai crié comme devant une annonciation bienheureuse.

Ainsi qu'un frémissement de notes liquides qui, sous le passage d'une déesse. s'échapperaient dans le silence d'une fontaine mystérieuse, des paroles fluides m'enveloppent de douceur: « Mon enfant! mon enfant! »

C'est un nouveau chant de tendresse qui ferme encore mes yeux et m'abreuve au philtre enivrant des verbes.

J'abandonne autour de mon chevet, comme des feuilles dédaignées, — feuilles mortes, proses en lambeaux, forme d'un rêve qui s'évanouit, — certain cauchemar abstrait, glacé, et mon sanglot, celui qui est à moi

et non aux autres, toute mon activité d'esprit et d'âme, du regret dans le noir, un ciel qui sombre avec ses étoiles pâlies.

Voici l'aube de salut qui va paraître, qui paraît: irruption de clartés menues, pressées, vives et courtes ainsi qu'un millier de têtes qui se renversent et boivent, en frénésie, les perles humides de la lumière triomphatrice! Mon col nu va se dresser libre des chapelets de la nuit et de la caresse des ombres revenues.

Vont-elles me sauver, ô berceuse de jadis? ces têtes du génie des hommes, belles de pensées et reines par le vouloir? Je me précipite vers elles dans le jour qui monte et accroît la rumeur de la ville. Leur sagesse va s'échapper des livres qui vivent et qui chantent. Vont-elles me sauver comme toi, jadis, quand tu me protégeais, dans tes bras étroitement serrés, des fantômes horrifiques de la nuit?

Ma peur s'est augmentée du crime de tous les mondes; ma peur s'est agrandie de tout moi-même. Dans mes doigts vieillis, ce n'est plus la chaînette d'or au bout de laquelle je baisais un Jésus sauveur: ce sont

les effigies de l'enivrant et mortel amour.

Et pour mon bouquet spirituel, des fruits de cendre, et les fables grossières de la vérité des hommes.

Aube, reprends-moi, arrache-moi à la vision trop vraie de la réalité et de moi-même. Couronne mon front du ruban des sources fraîches, et dans ce cœur bruissant de musiques confuses, crée une chanson fraternelle où s'unissent, en s'exauçant, la connaissance et la douleur des hommes.

Aube commisérante, jette-moi, transi de désir, aveuglé de rayons, sur les chemins de la joie. Comme toi, je veux être gai, faisant sonner des chansons, des grelots, des rires pleins et vibrants. Déjà, la grâce opère, harmonise, et je chante pour toi :

« Petit matin, petit matin, l'aube sourit, t'appelle, ouvre ses bras, son bec, ses yeux, son cœur, ses bras.

« Petit matin,
Léger mutin,
Fanfan Lapin. »

Soudain tu fis silence, et, les bras levés, tu tendais les mains vers la lumière salvatrice qui, une fois de plus, foudroyait les archanges des ténèbres.

LITANIES

LITANIES

Petites filles dont la bouche s'ouvre comme une fleur...

Petites filles dont les pieds se croisent et font penser aux bacchantes...

Petites filles menues comme des images, et pâles et grises comme elles...

Petites filles arrêtées au miroir devant leurs charmes qui naissent...

Petites filles qui écoutent sourdre le flot du désir et tremblent d'émoi...

Petites filles écroulées sur des coussins roses et que taquine la tentation...

Petites filles à la voix molle, suppliante, et qui ploient à la façon des tiges de roseaux...

Petites filles qui s'aiment dans leurs bras, leur chevelure et leurs corps...

Petites filles inquiètes de l'attente fatale, de tout ce qui va révéler en elles la femme...

Petites filles mûres pour l'œuvre de chair...

Petites filles jouant dans le lac et que vêtent les frissons des lys d'eau et la fraîcheur montante des abîmes...

Petites vierges, dans l'arène sanglante, qui pantèlent sous la dent des lions et qu'embrasse le regard haletant des vieillards...

Petites filles hallucinées, créatrices de fièvre et qui pleurent dans leurs bras sur le beau rêve mortel...

Petites épouses de la mer, de la vague, des parfums, de l'imagination espérante...

Petites filles toutes éparses dans la planète, la nuit de la Terre et qui sont les sœurs charnelles des lointaines étoiles...

Petites filles mortes de sentir et qui tendent encore leurs bouches de grenades...

Petites filles muettes, crispées, douloureuses, perdues de caresses, de sanglots et de larmes...

Petites madones pâlies, auréolées du mystère,

joyeux de la nature, si fixes dans l'amour qu'elles en paraissent mourir...

Petites Vénus, amoureuses défaillantes, qui se consument d'ardeur sombre et bâillent, en gémissant, leur vie pauvre, si fragile...

Rose et frais gibier, tenu en laisse, aimables et douloureuses victimes, vous vous levez sur des mondes détruits, des nuits essuiées et mornes, et vous recomposez, dans le rêve et l'action, la merveilleuse mascarade des êtres. O caravane illuminée d'où part l'essaim vibrant des abeilles, du désir et des âmes!

Petites filles qui vont faire le triste et odieux tour du monde, donnez-nous des baisers...

Petites filles, inconscientes et brutales, telles la vie, arrachez-nous des baisers...

Ainsi **Faust,** *canaille, divaguait dans la nuit.*

MATINS

Matins de la naissance du Monde qui se levaient dans le rire vierge du paradis terrestre où, sur un lit de roses, Ève nue, endormie, bouche close, ignorait encore le baiser de l'homme...

Matins de la morsure première et de la connaissance, matin d'adieu à l'Eden parmi les éclairs vengeurs du glaive de la destinée...

Matins de la terre réaliste, aride, sans poésie et sans fleurs...

Matins dressés comme des géants noirs, armés de faulx, sur la mort des choses et des êtres...

Matins, où préludant à la haine des hommes, Caïn se mit à haïr Abel...

Matins de l'histoire d'Asie, de Rome, d'Athènes, de France et d'Allemagne, matins de gloire et d'horreurs sanglantes où l'homme s'imagina créer le droit et la civilisation...

Matins des petits peuples dévoués au carnage pour l'assoiffement des fauves...

Matins de ma jeunesse où se répondaient de si multiples ivresses, où j'avais le cœur bon, l'âme chantante, une sensibilité ivre des révélations de la vie....

Matins où j'ai tenu des têtes mortes dans mes bras...

Matin où je t'ai cherché, Rêve défunt, sans plus jamais te revoir et te saisir...

Matins de Paris au Luxembourg illuminé du sourire des statues ; glorieux matins des Champs-Élysées où semblent, dans la gloire, revivre tout un penple de déesses et de dieux...

Matins de Milan dont on aurait voulu presser l'air, avec les deux paumes, afin d'y capter le rire de la Joconde...

Matins d'or romains percés de flèches et de campaniles effilés, où s'endort le péché sous un cilice et des violettes...

Matins de Florence qui repose avec sa ceinture de légers mamelons et de fins cyprès envolés...

Matins de Venise sur le grand canal où l'on croyait respirer le parfum de George Sand et entendre les cris de douleur de Musset...

Matins de Sorrente où sur la mer romantique glissait le fantôme de Graziella...

Matins de Pompeï brandissant son éloquente volupté dans la mort des ruines...

Matins de peluche pourpre sur le golfe de Naples...

Tous les matins qui exaucèrent mes désirs de poésie et d'enivrement...

Matins de la petite enfance heureuse, du premier désir et des baisers neufs, chers matins de mai, de juillet et de décembre, tombez à nouveau dans mon souvenir...

Matins de l'illusion, de la foi et de l'espérance, de la paix dans le rêve doré des maisons familiales, revenez avec vos muguets, vos lys et vos roses, bruire à mon oreille, rapportez-moi la jeune ardeur de vos soleils.

SOIRS

Soirs où la chair n'est qu'une immense plainte désolée vers les étoiles...

Soirs où meurent toutes les âmes vaines, lasses de frémir et d'adorer...

Soirs pareils à des fantômes glissant au bord du sommeil et faisant de la nuit une fresque vivante d'ombres passionnées...

Soirs énervés où les hommes sont tendres comme des fleurs, et les femmes plus abandonnées que les choses...

Soirs d'ivresse dans la paix molle et priante des campagnes...

Soirs où les fronts, comme l'azur pointé d'astres, s'illuminent de pensées...

Soirs déployés en oriflammes sur le triomphe des victoires et la grave amertume des défaites...

Soirs froids et purifiants de janvier où les maisons silencieuses abritent et réchauffent la misère des hommes...

Soirs de repliement sur soi, d'analyse destructrice dans l'attente fatiguée du bonheur...

Soirs d'aspirations vers des réalités qui s'échappent à l'étreinte...

Soirs où sanglote, dans la tourmente, la nature effrayée de ses crimes et de son insolente jeunesse...

Soirs d'apothéose pour des hommes de vérité qui clamaient, en pâlissant, des raisons de salut au Monde...

Soirs de pardon et d'ivresse dans l'horreur divine de se ressaisir...

Soirs d'automne discret, nuancé, subtil, brisé, de septembre, auprès des fontaines verdies de feuilles mortes et qui gardent, en un tombeau liquide, les illusions de l'été, les amours d'août...

Soirs saignants, si pareils à des suaires pourpres qui enveloppent les collines transies des baisers de la mort...

Soirs où l'air embaumé de parfums est déchiré

de lointaines et mourantes musiques ..

Soirs craintifs et peureux du bonheur qui étouffent, se pâment et se dissolvent en des embrassements convulsifs...

Soirs qui se posent, à la façon des caresses, sur les chefs-d'œuvre de l'art et de la beauté...

Soirs hérissés d'angoisses sur des nuits pâles d'agonies et d'effrois...

Soirs qui descendent dans la mer avec des traînées d'astres et l'égrènement somptueux et fatal des illusions en fleurs...

Soirs doux et caressants, Soirs sombres et tourmentés; Soirs calmes et frais; Soirs orageux pleins de cris et de tempêtes; Soirs chauds qui enivrent; Soirs engaînés de gel et de cristaux qui drapent la nuit d'un linceul et la dressent, sans espoir, sous le silence et le vent triste des espaces, en mendiante éplorée de l'amour...

Je vous célèbre, ô Soirs, qui êtes un beau drame divers qui se déchiffre et s'accorde au mystère des âmes; j'épouse en vous les mille et un gémissements qui s'éteignent, et sur vos ombres remuantes, je salue la promenade enivrée de quelques visions augustes...

Je vous prie, ô Soirs, si lumineux, si fiers, si beaux et si tristes, car vous me semblez être le

tombeau capitonné où le cœur humain se cherche un asile ébloui, un temple sacré pour la mort et l'oubli...

PAINS A CACHETER

PAINS A CACHETER

Ah! que ton galbe, dessiné sur l'azur, quand tu t'arrêtes, muette et crispée, semble le défi éternel de la chair, tendu à mon désir et à toutes les ivresses.

* * *

Ta tête, à demi renversée dans le couchant pourpre où flamboie l'or de tes cheveux, gardant la caresse des mains et le parfum des lèvres, raconte l'histoire de nos ardeurs réjouies, — ce poème de l'absolue ivresse, composé avec des minutes fugaces, le sang de nos

âmes, le mystère fou de l'esprit et des corps. Masque adoré qui pare à jamais l'obscur néant! Lèvres balbutiantes, diseuses de caresses qui savent endormir la peine de l'homme.

Tête illuminée que célébrèrent des adorations, persiste à demeurer, ardente, sur le seuil de l'Amour.

* * *

Tu m'as fait le don de ta pitié, de tes bras et de tout ton être.

Et, prenant ta tête dans mes mains, j'ai dit avec passion que, pour toi, un soir, la mort m'eût semblé douce. Lèvres enivrées, je n'étais qu'un balbutiement d'amour.

Enfin, j'ai pu te pétrir de mes caresses, comme avec de la poussière, de l'argile, un artiste fait tenir son rêve. De mon imagination affolée du désir qui, tant de fois, t'avait en vain appelée, de toutes mes fièvres non rassasiées, et que fatiguaient les jours et les nuits, fier et orgueilleux Caprice, tu es descendu vers moi qui n'avais cessé de t'aimer dans un silence jaloux.

Et je t'ai tenue dans l'âpreté avide de mes

mains. J'ai dérangé tes cheveux sous le souffle de ma poitrine qui haletait. J'ai mis sur tes yeux mes lèvres infiniment chaudes d'ivresse, et comme tu te dressais, encore ardente, j'ai semé ta chair captive des morsures de mon baiser.

J'ai ramené tes pas, dociles et lents, sur le velours des feuilles mortes qui composent à notre jardin un somptueux tapis.

Nos corps physiques dansaient sur la lumière tiède, presque nébuleuse. Dans le lac reposé, semblable à un beau lit, bordé de lichens et de mousse, ils mariaient leurs reflets d'ombres errantes.

Et il nous paraissait que cette union fictive, souriant à notre imagination, était quelque chose de plus réel et de moins éphémère que nos baisers et étreintes morts.

Dévolus à l'angoisse de se retrouver pareils comme au premier jour, quand la flamme montait de l'un vers l'autre, déchirés par le doute et l'analyse, nous diffamions la vie et ses merveilles d'enchantement. La fin du jour couronnait cette chute de la nature. Le gémissement définitif des feuilles

écrasées sous nos pas, et cette pensée commune, dissoute dans la mort, nous amenait à saluer le néant comme la patrie d'un absolu véritable, sans phrases, sourd, muet, inimaginable, — mais toute la suprême réalité!

. . .

J'ai ramené tes pas, dociles et lents, sur le velours des feuilles mortes qui composent à notre jardin un somptueux tapis.

Nos corps physiques dansaient sur la lumière tiède, presque nébuleuse. Dans le lac reposé, semblable à un beau lit, bordé de lichens et de mousse, ils mariaient leurs reflets d'ombres errantes.

Et il nous paraissait que cette union fictive, souriant à notre imagination, était quelque chose de plus réel et de moins éphémère que nos baisers et étreintes morts.

Dévolus à l'angoisse de se retrouver pareils comme au premier jour, quand la flamme montait de l'un vers l'autre, déchirés par le doute et l'analyse, nous diffamions la vie et ses merveilles d'enchantement. La fin du jour couronnait cette chute de la nature. Le gémissement définitif des feuilles écrasées sous

nos pas, et cette pensée commune, dissonte dans la mort, nous amenait à saluer le néant comme la patrie d'un absolu véritable, sans phrases, sourd, muet, inimaginable, — mais toute la suprême réalité!

* * *

O matérielle souffrance, sois à jamais bénie! Pour une heure que ta joie ou ton orgueil fut si amoureusement vaincu, j'abandonnerais ce corps à la griffe du vautour. Je puis mourir, puisque, à nouveau, j'ai vécu!

Sous l'arbre justicier, là où jadis on pendait les gueux amoureux d'une étoile, ce corps, aujourd'hui habité de musiques, exhalerait dans le vent du soir mortel, un murmure indicible d'amour, et, sous la dent des corbeaux, danserait une sarabande frénétique.

PAINS A CACHETER

On est venu auprès de mon désir miné, et sur lui-même effondré comme une ruine; on est venu dans ma nuit qui s'était crue à jamais désertée par le délire. On est venu! On est venu!

Et j'ai crié comme le faune qui regarde le ciel, les eaux, le fleuve ironique, reflétant son image.

Et j'ai crié comme la mer qui pousse la clameur de son inquiétude mugissante à travers l'espace indompté.

* * *

Laisse tomber tes bras suppliants : ferme cette bouche que le blasphème fleurit et désharmonise, et reviens, dans ma solitude choisie, contempler les formes et les couleurs qui se désagrègent avant de retourner à l'oubli. Quelques oiseaux s'attardent dans l'air automnal qui flotte, pareil à une douceur mourante. Goûte, avant que le froid définitif nous gagne, cette exquisité des heures brèves et menacées.

Tout n'est pas dans la blancheur troublante des êtres qui se livrent, le magnifique et beau désordre des corps, et ces rythmes exaspérés qui sont comme la respiration du destin. Il faut que l'esprit règne et dompte les appétits de la chair. Soyons sauvés par l'esprit qui renferme le regret, le remords et les vertus purifiantes de l'absolution !

Abandonne l'appel de tes sens et permets que, répandu, autour de nous, inexaucé et pantelant de sa mort, il crée dans la nuit le tourment passionné de l'angoisse.

C'est l'heure nocturne ; sous la dent cruelle d'un oiseau de proie, une grive, émerveillée du mirage de la nuit, meurt sous les rayons des immortelles étoiles.

Viens rêver à la descente des amants aux Enfers !

Viens rêver à ces faibles et douces victimes qui jonchent les chemins de l'histoire et de la vie.

Viens rêver à la mort qui règne dans les ciels les plus beaux et les nuits les plus sombres. Donne-moi ta main au seuil de cette fête de l'angoisse où je te convie.

* * *

Ah ! que je souffre d'être encore, malgré moi, la dupe de tes caresses, de tes sourires et de tes larmes.

Finissons-en, veux-tu ? Que nos lèvres sachent, en accord suprême, se fleurir de morsures et de sang !

Ah ! trop docile faunesse qui, aux heures où je te menace, fais de moi un esclave si désarmé ! Voilà que je me reprends au fidèle mensonge des yeux, à ce rire menteur qui de ta bouche crée une blessure ardemment épanouie. Je suis ta chose criante, qui te veux, te nomme, te cajole et te renie, et te garde quand même.

L'inconnu me presse, néanmoins, d'invita-

tion : il est rempli du chatoiement de formes non révélées, de sa ceinture d'astres et du cri de ses sphères.

Et ma misère se sent quelque chose de se savoir la parente fraternelle de celle de tant d'autres âmes qui, dédaigneuses du réel, ont inventé un absolu dérisoire qui leur aidait à oublier, pourtant, la mesquine présence du vrai.

* * *

Au bord d'un cimetière qui nous est familier, nous avons scellé nos bouches, et là, avant l'adieu final de l'automne, nous avons regoûté l'horreur divine de s'approcher, de s'unir et de se connaître.

Cyprès grêles que torture un vent inlassable, vous avez uni vos murmures discrets à nos plaintes enlacées!

Mur où se profilaient nos silhouettes mêlées, gardez le souvenir de la chaleur de nos baisers.

Sur l'air tendu — éclatant et mirifique linceul, — on eût dit un poignard qui infligeait aux heures une blessure mortelle. De la colline où s'adosse ce séjour de repos, descendait

un vent d'ombres glacées qui semblaient les vêtements mêmes de la mort.

Et le visage éblouissant et douloureux des êtres et des choses, à travers nos imaginations, s'en allait au fleuve de l'oubli.

. . .

J'avais quitté les demeures de l'ennui pour aller vers toi, Image capricieuse et riante. Et je t'ai amenée dans ma solitude; mais c'était nu, glacé, froid, presque monastique. Tu as regardé les murs, mes livres, mon papier de deux sous, des images prétentieuses. Tu souriais, ardente, étonnée, incompréhensible.

Et soudain, tu m'es apparue, si pareille à tout ce que j'ai bu, goûté, et à travers toi, je saisissais avec une telle douleur le mensonge de l'espoir, que je voulus mourir à cette honte d'avoir existé et surtout d'avoir cru.

Mais j'ai regardé le sable amer soulevé par les vents tristes qui éparpillent, aux quatre coins du monde, les feuilles mortes. Et j'ai salué cette nouvelle liberté qui me délivrait, cette fois, de liens sur lesquels j'avais pleuré et souri.

Dans leur séjour aérien, les brises se taisaient. Recueillie, la nature s'enveloppait des voiles du mystère. Et le visage de la terre me parut encore plus triste et plus inconsolable que moi-même.

Au bord de l'horizon, une frise de dieux sombres veillaient; j'ornai leur cou d'un chapelet de pensées sombres.

L'IDÉALE MAISON

J'avais construit ma maison sur un ciel de nuages et de zéphyr. Et pour que nul ne me dérobe mes tableaux, mes statues, mes rêves, j'étais allé, sur une montagne très haute, la suspendre dans l'azur. Elle était belle, ma fantastique demeure! Elle était la chose du soleil, du jour, de la nuit. Elle était la flamme qui monte et le parfum qui descend, avec lenteur, sur la plaine. Elle avait les visages du matin et du soir. Parmi les murmures qui s'élevaient des bois mystérieux, elle semblait flotter sur les nappes d'or du soleil épandu. Et si l'orage déchainait ses fureurs, elle

pleurait de toute la pluie des ciels.

Elle empruntait une voix aux éléments, et sa parure, c'étaient les pourpres de Phébus, le reflet des nuages, les vapeurs qui s'exhalaient des lacs, des roseaux et des cabanes de terre.

Maison ardente et qui dansait comme une arche bienheureuse! Maison illusoire où les fées souriaient, penchées aux fenêtres.

Sous les caresses des étoiles, elle simulait une vivante habitation, hantée de doux fantômes et de rêves que j'avais patiemment apprivoisés. L'empyrée, qui bruit de tant de musiques, lui fournissait de libérales chansons. Son hospitalité se faisait accueillante à la joie et au malheur; des mendiants — c'est un rêve! mangeaient de mon pain, et des poètes, fraternels aux chimères, m'endormaient de leurs chants sacrés. Dans son jardin, les jeunes filles venaient cueillir des fleurs et des fruits.

Et j'ai cru, un jour, follement que, sur son seuil où gisaient des chimères en train de mourir, je refaisais l'homme en marche vers des reconstructions possibles.

Mais, un soir de tempête, ma maison s'est

écroulée avec mes images, mes souvenirs, ma raison et ma flamme. Ne la cherchez pas désormais; ma maison n'est plus, ma maison est morte.

RĚBUS

RÉBUS

I

Le dieu plonge et disparaît dans la mer. Il dort au fond des eaux qui lui servent de berceau liquide. Son linceul, ce sont les vagues qui l'enveloppent, le roulent, le caressent. Il semble mort.

Sa mémoire lui compose un asile fleuri d'émotions et de larmes. Il est tout baigné d'effluves, de parfums. Ses désirs l'arrachent à son néant, le ressuscitent. Et l'on dirait que sa tête pleure au bord de la nuit, il sanglote comme l'enfant touché de la première blessure.

Sur un lit de roseaux, il a l'air d'un dieu paré pour quelque divin supplice. Mais il cache son front outragé à la lumière. Il se refuse aux cris qui le veulent atteindre, à la bouche exaspérée qui se tend pour la morsure.

Le dieu a dormi longtemps sur le lit de varechs humides; les algues ont tissé son corps rebelle d'un vêtement qui frissonne. Il s'ennuie de cette mort volontaire, et de ces eaux, et de ces conques, et de ce sable qui, bouchant son oreille, l'empêche d'entendre le puissant cri de l'amour.

Le héros secoue son sommeil, et tout mouillé de la pluie cristalline des séjours divins, il se hausse à la vie et tend les bras vers les fruits qui pendent de l'arbre du bien et du mal.

Mais il trébuche sur le sol qui s'offre à son pas. L'abîme était sa patrie: la connaissance éblouit ses yeux, il vacille, balbutie et s'écroule sur ses genoux.

Il est effroyablement pâle d'avoir été le prisonnier de la mer et de l'infini.

II

Les roseaux s'inclinent sous une brise parfumée; le corps étendu sur la rive laisse bruire sous sa peau orange la chanson endormante de la terre. Le rire court sur la bouche de l'homme à demi éveillé. Les cheveux soulevés permettent de contempler un front pâle où s'épand la lumière du plaisir conquis. Une main errante pince le genou en repos qui, tout-à-l'heure, se dressait dans la bataille. Les roseaux gardent et protègent le bel animal que gâta le sommeil féerique. Un rideau d'ombres fragiles ondoie

sur les membres engourdis de félicité. Ramages, girandoles qui sont de soleil, de violet et de vert. Toutes les caresses se sont posées, toutes les caresses sont venues, les unes après les autres, déposer leur baiser.

Ce corps, moite de délices, ne se tient plus de soupirs et de joie. Et il a l'air, tant il est mou et trempé, de descendre lentement dans le refuge inouï et fatal de la terre.

Les roseaux s'inclinent toujours : ils bercent amoureusement le réveil de ce vainqueur enivré.

III

De quoi mon intelligence qui s'ennuie se pourrait-elle nourrir? Je refuse mon adhésion à la découverte des théorèmes classiques; j'abolis en moi le souvenir des logarithmes que je n'ai jamais sus; je veux ignorer la géométrie et l'algèbre, mes deux vieilles ennemies; la lumière connue du soleil m'offusque, et la nuit, qu'elle garde pour le rêveur d'hier ses étoiles et sa lune! Je ne suis pas né pour être une chose éternellement soupirante vers des lacs romantiques, des vierges au balcon qui se pâment dans la brise.

Et j'ai dégringolé Roméo de son échelle de soie; et j'ai tué le faune dressé sur des proies toujours possibles.

Omphale, tu ne me verras pas, étendu à tes pieds, nouveau petit Hercule que fatigue sa force et qui s'esquinte à vouloir être tendre. Pour tes beaux yeux pervers, chargés d'étincelles, ô magnifique Hélène, je n'introduirai pas, grâce à des ruses savantes, un autre cheval de bois dans une Troie incendiée qui regarde avec désespoir crouler ses murailles et sa reine devenir le butin d'un odieux vainqueur.

J'ai dit à mes sens de se taire, à mon esprit d'ignorer le connu. Je me veux amuser avec un rien qui sera un symbole, mais un diable de symbole.

De quoi vais-je tirer la substance idéale? le noumène? la structure évocatrice? Quel limon va se changer en ailes, en bruissements, en chansons?

Dieu! qu'est-ce que je frôle? Mes doigts se glacent et sont comme mordus par une légère caresse.

Ne craignez que je défaille! Car je ris. Et mon émotion ne sera que de pensée. Tous les dieux me protègent, veillent sur mon âme. J'ai la grâce de l'esprit. En vérité, je domine la matière!

Mes sens, comme vous vous taisez! Mon âme, tu ne pousses pas le plus léger des cris, et ma jambe, ardente aux combats, se tient ferme, hiératique, —

telle un pilier de bronze!

.... Je saisis cet objet, je le palpe, — c'est idéal! Je le tourne sous la lumière; j'examine avec soin — celui de l'esprit — les aspects, les nuances, le vif éclat, l'harmonie qui composent sa perfection. Je le hausse au-dessus de ma tête, je le retourne, je l'approche de mon oreille, de mes yeux et de mon nez. Je souffle sur sa poussière; je le presse et l'embrasse.

Puis soudain, je m'arrête, je réfléchis, je rêve, car un miracle se dévoile à mes yeux: je tiens la mer dans mes mains!

IMAGES

DES MONDES DORMENT EN NOUS

Des mondes dorment en nous qui ne s'éveilleront : c'est du rire, des larmes, de la mélancolie, du regret, de l'espoir et toute la joie inconnue.

Des mondes dorment en nous : ce pourrait être, dans la réalité, des statues, des temples, des cathédrales, une rivière de pensées sur des lits de diamants, un lac contemplé qui garde dans ses reflets la nuance des choses, la vertu fuyante des paysages et la beauté des ciels.

Des mondes dorment en nous : quelque

rêve magnifique d'eldorado planant sur des pays de justice et de vérité. La vie y serait identique aux plus chimériques désirs, et l'action ne ferait point mentir les plus beaux mots qui leurrent, depuis toujours, l'existence des hommes. Dans l'enchantement, les servitudes de tout ordre cesseraient. Enfin le pur royaume des âmes fraternelles luirait au-dessus des fronts troublés des humains. Rien ne serait concédé à la folie, au mensonge. Plus de pleurs, de cris de mort! Du vrai, de la noblesse, du beau!

Nous y connaîtrions la joie exultante et la fureur grandissante de vivre. Un immortel soleil répandrait sur la nature ses chapes de soie d'or, à peine criblées, de temps à autre, par de fines rosées de pluie. L'éden, rêvé par tous les poètes, déroulerait ses chemins de velours que joncheraient des fleurs sans nombre. La nature, appuyée sur nos pas, fraternelle et souriante, s'accorderait à chaque mouvement de nous-mêmes et ne serait plus la sœur triste de nos désespoirs, mais une compagne studieuse et patiente, avec des mains riches de dons et de parfums. Le ciel et la terre uniraient, dans un cri de joie

immense, la clameur de ses dieux, et les cœurs à jamais bercés d'un rythme unanime.

La misère, chassée d'ici-bas, s'enfuirait vers d'autres planètes, elle s'enfuirait avec ses instruments de tortures physiques et morales. Des visages joyeux de découvrir et de comprendre béniraient la lumière.

Ce serait une promenade émue autour des choses, dans les sites variés où la joie, fille des dieux et des hommes, aurait jeté ses perles et ses trésors. On y verrait des êtres arrachés au labeur âpre et stérile se pencher avec enivrement sur des problèmes résolus, des questions ailées de réponses, et des âmes, libérées du mal, se marieraient au bien dans la splendeur des noces spirituelles et cordiales.

Le bonheur, objet disputé et vers lequel crient tant de bouches avides, se laisserait séduire au son des voix. Des choses, il jaillirait, telle une fontaine rafraîchissante; dans les cœurs il dormirait pour s'éveiller au moindre appel. Et sur les routes claires, abreuvées de rayons, autour d'une grande roue lumineuse, des grappes d'hommes, ivres

et pressés, capteraient la merveille généreuse.

La mort — celle-ci ignorée depuis la naissance des mondes — cueillerait dans ses bras parfumés des humains ayant éprouvé le sens heureux de la vie et sans regrets parce que sans souffrances. De ses mains douces et maternelles elle couronnerait ces héros comblés d'une fête indicible et qui s'en iraient dans un sourire vers une existence fleurie d'asphodèles.

Des mondes dorment en nous : ils n'auront qu'une réalité idéale, inutile. Et nous les emporterons tout entiers avec nous dans la mort de chaque jour.

MA TRISTESSE EST EN VOUS

Ma tristesse est en vous, essaim bruissant de mes souvenirs, ma tristesse qui s'appuie avec des paumes tièdes à votre léger visage, et qui vous regarde et vous écoute en frémissant. Elle s'insinue, vous pénètre et crée, par l'incantation de toute votre vie confuse, une multitude de figures réelles.

Et je porte intensément la tristesse de toutes ces figures auxquelles j'ai donné une signification, un rythme, une flamme.

Je ne cherche point à vous arracher le poignard dont vous avez voulu menacer un

corps trop lâche, trop pénétré d'esprit et d'âme. Je laisse dans vos mains le flambeau et la lyre, les clous et les épines, tout l'attirail savant de la volupté, du désir et de la douleur.

Ma faiblesse s'ingénie à vous prêter la puissance, les aspects du carnage ou de la catastrophe. Je me tiens devant vous comme hier. Nulle protestation; rien qui simulerait seulement que la vie, encore en moi, semble s'émouvoir et se couvrir. Je suis sans esprit et sans âme. C'est de neige et de glace que mon corps détesté s'enveloppe. Cependant mes yeux, comme des fauves mal domptés, scrutent et cherchent. Ils veulent encore voir; ils s'adonnent aux curiosités vaines. Ils courent à la couronne des arbres où j'ai suspendu dans les feuilles quelques rêves ardents, sur la mousse où j'ai laissé, en détresse, le corps tendu de certaines chimères. Ils vont à des livres afin d'y trouver les raisons de la sagesse et de la folie humaines. Rapides et fiévreux, ils se promènent sur le décor de la nature et des âmes. Je ne leur impose aucune loi. Je les laisse se guider selon leur fantaisie; ils me rapporteront, tout à l'heure, des

gibiers que j'aime: la fleur des choses, la nuance des désirs, l'éclat des glaciers cruels, la struture sinistre et dénudée des ormes.

Ma tristesse est partout, dans le ciel et sur la terre, au fond des devoirs quotidiens, au sein de la connaissance et de l'ivresse. Elle constitue ma nourriture et ma boisson. En mon rire, elle fait éclore sa fleur d'ombre et d'ennui. Et si je souffre, je la sens qui m'entoure de son manteau d'intense mélancolie. J'ignore le nom de ce pays au seuil duquel je la déposerais comme une chose aimée en lui disant adieu, le temple où croulant de mes épaules, je ressusciterais à la joie profonde.

Elle me tient. Sa présence m'emprisonne, me lie de mille entraves. Je suis le prisonnier de cette «amère et exigeante maîtresse». Oh oui! elle est en vous aussi, inconnue que je désire et qui danse, avec des pieds mouillés de parfums, dans le champ de mon rêve.

BOIS, CAR...

« J'ai mis ma lèvre à la coupe d'argile,
Pour y chercher le secret de la vie ;
Elle m'a dit : Tant que tu vis encore,
Bois, car les morts ne reviennent jamais. »

Mais je me suis éloigné d'elle, refusant d'écouter ce conseil de sagesse et de bonheur. Un moment, l'idée me vint de briser cette coupe à cause de tous ces morts qui n'y boiront jamais, de tous ceux qui portaient en leur cœur une peine infinie et qui n'ont jamais désaltéré leurs lèvres séchées de désespérance, de ces faméliques et pauvres hères qui n'ont contemplé qu'un ciel chargé de pluies et de noir, et porté dans leurs mains

les grossiers instruments de l'esclavage. J'ai fermé les yeux devant l'évocation des paradis artificiels que l'ambroisie ouvre en nos veines, et j'ai tenu, sous mes paupières fermées, ces morts dérobés aux lumières qui vont me tenter par leur variété, leurs attirants rayons qui fleurissent le corps des humaines. J'ai dit:

«Non, arrête ton désir aux bords de cette coupe où ne sont pas venus boire les dieux fragiles prêtés à la traitresse vie.

»Pense à tous ceux qui demandèrent en vain un bonheur qui n'est pas venu auprès d'eux avec des pas d'amour, secouant ses clochettes de lilas, ses bouquets de rose et de verveine, ses mots murmurés comme des frissons dans la soie.

»Tu n'as pas droit au plaisir, à cette fête des sens, de l'esprit et du cœur, parce que ceux qui dorment éternellement n'ont même pas soupçonné le délire qui va te prendre, cet évanouissement de toi-même au bras du plaisir conquis.

»Ton égoïsme si frémissant, à ses heures, d'orgueil pâmé, quel défi à cette solitude effrayante où gisent les vaincus du soir et

de la bataille immémoriale!

» Arrête-toi, ne vois-tu pas sur cette coupe où tu cherches de la vie non ses secrets, mais une extase d'une heure, ne vois-tu pas ces mendiants éplorés qui sur ces bords se dressent, tendent leurs lèvres éteintes pour qu'un peu de sang les ranime, les arrache à la nuit complète?

» Ils y viennent dans une buée spectrale; ils y étalent leur face livide et accusatrice; ils esquissent une danse macabre autour de ce vase de délices.

» Ils sont là, pleins du regret des félicités qu'ils ont ignorées, que le destin âpre et inique leur refusa.

» Ils arrivent par milliers, ils emplissent ce lieu de plaisir où, roi dérisoire, couronné de fleurs, tu guettes la tendre proie offerte à tes appétits.

» Ne les entends-tu pas protester contre toi, le ciel jaloux de leur vie, contre la mort qui les a capturés dans ses filets sanglants?

» Écoute-les.

» Mesure tes pas, abstiens-toi de sourire, d'être heureux, car le bonheur, c'est le jouet des fous, des aveugles et des sourds.

»Le bonheur ne s'est passé, ici-bas, que sur des fronts de démence, le bonheur n'a jamais hanté le front de l'homme véritable.

»Le bonheur n'est qu'un cri d'enfant.

»N'augmente pas l'inconscience misérable de la terre par un aveuglement qui t'empêcherait d'apercevoir les mensonges de ce vain éden où des hommes impuissants tâchent d'étreindre l'image fuyante du bonheur.

»Dis adieu à la fête stupide que tu projettes, arrache cette couronne de verveine masquant un front qui se doit la fierté des épines, le sillon douloureux des rides, l'épouvante de la pensée.

»Derrière les fenêtres, les déshérités sont là, haletants; ils épient, regardent les apprêts de ton festin, les serviteurs empressés à ton service, la table ornée de mets fins et rares, les hôtes qui te sourient.

»Ils ne connaissent que les échos de la salle, le son des voix enfiévrées, les accords de l'orchestre.

»Ils vont recueillir les miettes du pain de la table; leur joie à eux ne sera qu'un reflet parcimonieux.

» Ils accusent, menacent; ils sont dévorés par la faim et la soif; voilà un secret de la vie qu'il te faut découvrir. »

Mais tu fus sourd à ma prière, pauvre homme qui me ressemble par la faiblesse et le désir, pauvre être mortel séduit plutôt au conseil irrésistible de la coupe. Et je garde encore dans mon oreille ce cri de fauve rué au plaisir:

« C'est en vain que tu cherches à me dérober la joie de la vie. La coupe a raison: je vais boire, « car les morts ne reviennent jamais. »

» Je bois pour être pareil à ces morts s'ils revenaient soudain au jardin clair de la vie. Je bois pour eux, à leur mémoire, à leurs os transis, à leur poussière stérile.

» Je flatte à travers moi une sensation qui serait la leur et je les ressuscite presque en goûtant à un enchantement qu'ils ont inutilement souhaité.

» Je les venge de la vie en leur dédiant les minutes enivrantes qu'elle m'accorde.

» C'est pour eux que mes doigts tremblants de fièvre vont saisir l'urne de la joie.

»Mes lèvres rient sous la boisson qui les effleure, les mouille, les touche avec son sillage de velours et de parfums. Ma poitrine se gonfle, mes pieds trépignent, ma gorge dévoyée roule un chant d'ivresse.

»Je suis le maître de l'heure, j'apprivoise le néant: un oiseau éperdu et captif! Je règne sur la nuit et le monde.

»Les heures coulent autour de moi qui m'enlacent et me fascinent. Les lustres allumés sont moins étincelants que la félicité qui me transporte.

»J'ai vaincu la clameur farouche du devoir et tous les secrets de la vie m'appartiennent. J'ai dépassé la région troublante du désir et, libre de scrupules, j'ai brisé les cercles odieux de l'impuissance.

»O morts, je bois à vous sur cette terre où vous n'avez fait que paraître: je bois à la beauté flétrie de vos espoirs, à la tristesse du séjour où vous mandissez les ténèbres. Entendez-vous tressaillir, sur la terre qui vous tient captifs, des pieds trépignants de plaisir?

»O morts, je bois à vous comme si vous reveniez mêler, vivants, votre ronde à la

bacchanale qui m'emporte, ivre et dansant, dans ses tourbillons de ravissements inouïs »

AU POÈTE

Repose. Que le rêve divin hante ton cerveau sous la sourde nuit de l'éternité. Pourquoi, d'ailleurs, fatiguerais-tu à nouveau l'espace de ta plainte, de ce murmure voluptueux qui souleva ta poitrine où mourait, en se tordant, ton inexprimable douleur.

Audacieux chercheur d'infini, penché sur des soirs inspirateurs de démence enivrée et que l'indicible nuance torturait, tu as parlé, tu as tout dit.

Repose : tes mains mortes ne connaissent plus le frémissement de la prière ou du désir;

ton cœur ardent et parfumé s'est envolé « parmi l'étreinte des brises ».

Tu gis dans l'immobilité des espaces éternels, ayant épuisé le soupir de ta peine.

Des fantômes multiples et subtils te composent un beau lit de mystères sur lequel, allongé pour des siècles dans le silence bienheureux, tu endors ta vieille âme, saoule de toute la tendresse de la terre.

Repose.

La poésie avait élu en toi ses retraites d'élection ; le cri n'eut jamais une bouche plus apte à le moduler, et la mélancolie semblable à la boisson qui descendait dans tes veines avec ses vertus de gris et de mauve, ne produisit jamais un chant plus insinuant et plus caressant.

Nul, dans le monde où s'ébattent les vaniteux poètes ivres de mots et de phrases, n'a su leur conférer un esprit plus délié, plus rare, plus souple.

Les finesses y cotoient les parfums, et les roses s'effeuillèrent sous tes doigts avec des flétrissures infiniment douces.

« Endormeur de râles » si bien nommé par toi-même ! Jardinier qui erre en des jardins

idéaux où succombent de langueur la jeune fille et le damoisel.

Que tes marquises en robes à paniers froissent délicieusement leur tissu! Et ta Scaramouche et ton Pierrot, quels amours!

Mais ce n'est là que le décor orné de ta fantaisie, jamais pauvre de surprises; c'est là le tableau où grouillent tes marionnettes auxquelles tu as insufflé une âme, de l'esprit et de la sensation.

Un monde minuscule est sous ta main que tu diriges selon ton caprice. Et il accomplit par des mimiques répétées, l'acte vital; un monde, à coup sûr, vivant, d'où émergent des exemplaires choisis, façonnés de rêve et de réalité.

Tu les endors en des mots pareils à des musiques.

Pour eux, la vie prend un sens qu'elle n'a point dans le torrent habituel des choses. Ils ne vivent pas de la vie de tous les jours et s'ils y sont soumis, ils savent s'en échapper par les portes de l'imagination et du rêve.

Et là, au seuil du réel abandonné, connaissant que les réalités offrent quelque chose de fini, tu les arraches à eux-mêmes, aux

lois, aux entraves qui constituent le lot de chaque homme pour les lancer dans le factice, dans l'oubli des trop plates servitudes.

Tu promènes sur eux la baguette merveilleuse qui crée l'Illusion aux figures riantes, aux mille visages de joie et de tristesse.

A travers les fictions en qui s'incarnent ta pensée et tes fièvres, c'est toi-même apparaissant qui parles par ces bouches, et c'est ta tristesse, déployée et chantante, qui s'exhale et vibre.

C'est le rêve complet s'exprimant par ta poésie; c'est l'âme humaine qui s'exaspère en plaintes et en sanglots.

Là, tu règnes avec des défis à la sagesse et à la raison; tu ne te soucies pas d'apprivoiser ces farouches déesses. Et tu sais qu'elles sont servies à souhait par des adorateurs ardents et ingéniés à leur culte.

Pour être moins sévère et moins sûr, ton domaine est néanmoins sauvé du néant par des créations amusées d'elles-mêmes, par le cri sincère d'un cœur traversé de la peine à jamais quotidienne.

Des photographes appliqués s'opposent à ton art en réduisant au concret l'humanité

idéale et littéraire, en en fournissant une image sourde, finie, sans reflets comme sans suggestions.

Art fermé qui s'efforce d'empêcher l'idéalisation de la tristesse et qui ligote systématiquement l'être pensant dans les mailles de la réalité.

Toi, tu fleuris les choses, leur donnes une âme variée, harmonieuse.

Des poètes issus de ton génie, fécondés par lui, exploitent dans ce siècle qui ne vit pas seulement pour la matière, les filons que tu avais su découvrir.

Ils ont un autre génie, mais sous les différences transparaît quelque chose de ta sensibilité.

Ils existent parce que tu as chanté et que, dans l'univers de la poésie, tu apportas de nouvelles manières de sentir.

Dévoués à l'art, ils continuent de servir l'idéal.

Grâce aux évolutions suceessives, l'âme humaine ne demeure-t-elle pas un vaste champ de trésors encore ignorés?

Repose donc enveloppé des ombres paradisiaques, riche de tes conquêtes spirituelles,

derrière l'horizon qui bruit de tant de chansons inédites et de toutes celles qui s'en vont mourir au sein de l'éternité glorieuse.

LA VIEILLESSE DES HOMMES

Ils sont vieux de milliers de siècles; ce n'est pas l'aurore d'hier qui les a vus naître.

Ils portent le fardeau des siècles, les crimes, les fautes, les erreurs de tous ceux qui tracèrent, sur un sol bouleversé, des sillons remplis de boue, de sang et de larmes.

Et ils ont la figure de ces siècles, et de cette terre où se sont imprimés les simulacres de leurs fantaisies et de leurs impuissances.

En eux le bien et le mal habitent; et ils sont divisés contre eux-mêmes.

ingéniés à se détruire, ils n'ont pas su construire la parfaite image.

Ils sont la négation perpétuelle d'eux-mêmes; ils vivent sur des contradictions journalières, et la terre et le ciel leur renvoient le reflet de leurs intimes erreurs.

Ils ne sont pas nés d'hier, et pourtant ils ont d'hier toutes les illusions et tous les enfantillages: ils sont jeunes comme hier, tout en étant des vieillards.

Cet hier, en s'en allant, n'a pas voulu trop les vieillir.

Et sous les espèces de l'homme, c'est toujours l'enfant qui, en eux, revit et s'essaie aux œuvres de raison.

Illusions attardées dans une ébauche d'homme commencé et qui se pense mûri, afin que la pauvreté intérieure de ces mornes êtres n'apparaisse pas trop grande, trop irrémédiable!

C'est qu'il est difficile de changer la substance de ce rêveur initial qui fut si ardemment ébloui du soleil, de la parure des choses, du spectacle myriardaire de la nature et des flots de sang qui battaient dans son cœur.

La raison en eux est défaite par la vie qui est le caprice, le changement, la multiplicité des contorsions et ce qu'apporte, dans son flot quotidien, la marée des appétits.

La vie contredit la raison; la vie ouvre les sources de la soif et de la faim; la vie souffle sur le château des abstractions: et c'est un effondrement de cartes dorées, de joyaux que dilapident des tares secrètes.

L'intelligence se remet à édifier avec peine sur un sable mouvant, et, pour cette œuvre, on aperçoit des ouvriers, en sueurs et en larmes, qui tâcheronnent au milieu des ténèbres éclairées par de faibles lueurs.

La cathédrale jaillit de la brute matière; elle s'élève, portant la marque du souci des hommes.

Ici, c'est un temple; là, une Babel qui semble défier les cieux muets.

La terre se couvre de constructions humaines où ceux qui les ont élevées dans l'effort quotidien tentèrent d'imprimer le symbole de leurs conceptions: maisons de prières; maisons d'artifice; maisons de la foi ou du doute; maisons silencieuses où s'endort le rêve patient et créateur; maisons du devoir

où se disciplinent des vertus farouches et rebelles; maisons de poésie où, dans un blanc mirage, se dressent des statues frissonnantes; maisons qui laissent filtrer les parfums de l'amour; maisons où des verrières magnifiques enchâssent les héros et les saints; maisons hantées de soupirs, de sanglots, qui voient s'accomplir la tragédie des cœurs.

Toutes les maisons qui attestent que la volonté des hommes fut moins forte que le hasard ou le destin; toutes les demeures marquées du signe de la joie ou de la démence. Voilà le grand œuvre!

Le ciel les recouvre qui, un jour, fut escaladé par les Titans, dans un effort de foi et téméraire orgueil, repris par des élus moins favorisés qu'eux et qui devaient, selon les vicissitudes des jours, ravir le feu ou tomber sur le sol, frappés de mort.

Le ciel répond aux hommes ou refuse d'écouter leurs supplications.

Ses nuages se résolvent en pluie de larmes qui arrosent les jardins de la terre et les fructifient; le soleil lance ses flèches d'or au cœur de la rosace créée; sous un dôme

d'étoiles les clochers, qui portent le symbole de l'homme des douleurs, continuent leur éloquente prière ; et la lune, avec ses traînes de satin lumineux, se promène sur les bosquets où Adam et Ève oublient la vie dans un baiser.

Le ciel récompense, de la sorte, l'effort humain.

Mais ce ciel, ces hommes, ces bonheurs, ces joies, cette boisson de larmes sont vieux de milliers de siècles.

Les hommes penchent, de plus en plus, vers ce sol qu'ils ont travaillé en tout sens, ensemencé de tous les blés, qui a vu s'épanouir le témoignage ouvré de leurs monuments, et vers lequel, mus par un besoin de vérité, ils reviennent sans cesse, tentant avec superbe d'y remodeler la première création de l'homme primitif.

Les âges se suivent avec des hommes qui refont les œuvres du début du monde.

Et ils sont lourds de sacrifices, de labeurs, d'énergies gaspillées, d'avoir osé arracher le feu des firmaments.

Ils penchent leur front vieilli vers un sol avare.

Oh! qui rajeunira ces très vieux enfants qui poursuivent encore, après tant de siècles, la dure espérance?

A Mme B.

I

L'AURORE SUR LE LAC

C'est l'aurore. Silence! Un grand silence, à peine violé par un murmure d'herbes ou de feuillages, ou l'aboiement d'un chien.

Les monts simulent des géants endormis qui étreignent de leurs bras verts la surface des flots où le soleil, qui annonce le réveil de la terre, darde des couteaux d'or.

Au fond du lac, les maisons de la rive achèvent leur sommeil de la nuit; tout à l'heure, elles se redresseront en adoptant

leur attitude quotidienne.

Mais tous les soirs, quand le soleil s'éteint, elles font une descente dans le lac et s'y installent pour la durée de la nuit.

Elles se prolongent ainsi en maisons de rêves, d'illusions et de chimères: elles sont plus magnifiques de par cette tromperie de l'eau et de la lumière; elles seraient belles à prendre dans des mains qui les sentiraient fuir.

La nature se plait à nous livrer des images qui ressemblent à nos jeux intérieurs, aux formes enivrées de clarté et de poésie que crée en nous la bienfaisance de l'imagination et du rêve.

La nature est la sœur sympathique et splendide de nos misères et de nos hallucinations.

Des bouleaux qui s'espacent encadrent, dans leur vent de soie froissée, la cabane où repose un amoureux des bois et de l'eau.

Ils sont aériens, légers, graciles, et protègent le paysage de l'uniformité; une inquiétude éternelle se traduit par le mouvement de leurs feuilles; ils sont en perpétuelle errance.

Appellent-ils? Ou sont-ce des aveux qu'ils

décèlent? des plaintes qu'ils livrent aux quatre coins du ciel? ou bien témoignent-ils de la fragilité des choses par une faiblesse qui s'est inscrite, visible, en leur aspect végétal?

Ils te ressemblent, pauvre âme, craintive, peureuse, pressée de frissons, et qui s'affine et se détruit.

Aime-les: ils te renvoient ton image. Et cette image, c'est un fût vernissé qui jette dans l'air son feuillage de perpétuel émoi. Pouvais-tu revivre sous un plus élégant et léger symbole après des funérailles vaniteusement chantées?

Tu te cherchais tout à l'heure, et ne savais te reconnaître, morte d'avoir bu le poison de l'expérience.

O folle, qui voulais savoir si l'émotion s'éveillait encore en toi-même, comme jadis, alors que tu croisais les mains devant ta pâleur!

O folle de toute la tête qui te fait si mal!

O folle de toute ton âme!

II

LE SOIR SUR LE LAC

Voici le soir, chère folle qui demande pâture à tout ce qui peut créer en toi le frisson ou l'extase.

Voici le soir.

Le lac presqu'immobile, avec sa ceinture de maisons silencieuses, absorbe les nuances fugitives de l'heure.

Tous les nuages maintenant se sont plongés et évanouis dans son sein : précaires et somptueux, ils s'y sont abimés sans plaintes, satisfaits, semble-t-il, de connaître un destin rapide, royal, fait de poésie éternelle dans son recommencement vespéral.

Ils dorment là, de cette mort où se résout toute chose créée, attendant, dans leur tombe liquide, à peine frissonnante, que d'autres nuages recomposent cette incessante dissolution.

Un homme, assis dans un bac, pareil à une statue, marié à ce décor, décèle la force jeune de ses bras nus.

Tout à l'heure, en s'enfuyant, une nymphe, sur la rive, a laissé tomber son écharpe. Le vent, qui la gonfle maintenant, donne à ce vêtement les formes de la naïade connue.

Et des regards se fixent, rêvent de cette étoffe où se refait, dans l'espace, par la vertu d'un désir imaginatif, une poitrine enivrée, offerte au baiser et au rire.

Grâce à l'ombre, créatrice de deux mirages, la nymphe s'est glissée sous ce voile et ce voile s'anime, semble s'adapter à un corps.

Et des regards s'attachent, enveloppent cette belle illusion.

Endormie, lascive, ramassant tous ses cris et ses chants épars, la Ville dort dans la nuit qui se réalise.

En déesse multiple que divinisent les lueurs et les murmures, elle paraît s'endormir sur un tombeau criblé d'étoiles.

Dans le lac, des astres conjugués se joignent, cependant que, là-haut, dans leur demeure d'éternité, la promenade des étoiles

se continue sur la mort apparente des êtres et des choses.

Pour H. W.

LA DOULEUR DE LA VILLE QUI MONTE AU FIRMAMENT

Le jour, selon son habitude séculaire, ramasse ses tuniques éclatantes qu'il a laissé flotter sur la ville et se retire pour les offices de la nuit.

Il se dépouille de son énorme caresse, de ses couleurs criardes, du cri trop vif de ses oiseaux, de la pompe tumultueuse, bigarrée, qui drape les aspects éternels de sa misère. Avant de s'en aller, il obéit aux lois de la dégradation; avec des plaintes, il choit sur

les ailes molles de l'espérance qui fléchit.

C'est le moment de la grâce sanctifiante, et, sous l'effeuillaison des minutes d'or, la face du regret montre les arêtes aiguës d'un front décharné qu'éclairent des yeux vides et morts d'adieux.

Mais la grâce du soir, de son vêtement frêle et doux, enveloppe l'âme dolente des hommes, la grâce qui fait lever les têtes vers des lumières moins humaines.

Tout se replie de la mascarade journalière : choses, bêtes et gens. Pierrot exténué, rentre sous sa tente avec son fard, ses chevaux de bois, ses jeux de cartes, et ses filles. A peine quelques haillons qui traînent avec les symboles usagés de la peine des hommes. Le cirque va dormir, dort.

Mais voilà bien une autre tragédie qui s'annonce. La souffrance de la terre se déplace ; elle change de théâtre.

Regardez-la monter lentement sur les colonnes de l'éther qui supportent le dais royal où s'éternise, souriant, le destin des étoiles. Elle s'agrippe aux fûts soyeux, aux fûts de ouate dont elle pénètre, peu à peu, l'architecture fragile. Ainsi qu'une essence

débordée, sournoise et rapide, elle envahit la voûte. Sa marche est sûre, irrésistible; elle ne connaît ni rives, ni obstacles. Ou plutôt les obstacles, elle les charrie dans son flot, les noie, les subjugue. Sa victoire est complète: les chemins sont remplis de vaincus qui s'étreignent dans les ombres et s'exaspèrent à se sauver des ténèbres.

Elle s'attaque aux comètes, à cette vie inconnue fourmillant dans ces mondes mystérieux que, seul, le soupir de l'astrologue a visités. Elle va, jusque dans cette demeure d'éternité où les dieux gîtent, fleurir d'une blessure le col d'Apollon ou écraser le sein de Vénus. L'Olympe est secoué sur ses bases; les dieux trébuchent, tombent et mêlent dans une clameur leur cri unanime. Et dans ses miroirs, la douleur renvoie les figures fiancées des olympiens, tordues d'une grimace pareille.

La souffrance vient de tuer les dieux.

Cette Penthésilée bataille avec les éléments. Elle brandit son épée dont elle crève les poitrines, abat les troncs, perce les yeux.

La souffrance vient de tuer les dieux.

Il se fait derrière le mont immobile une

chute de grands spectres magnanimes qui sombrent, touchés à jamais du baiser mortel.

L'espace est outragé de balafres qui ondoient, saignent, pleurent du sang et des larmes. Il se meut ainsi qu'un soldat sublime identifié à l'horizon et qui, remuant, sursautant de douleur, secoue tout le corps nocturne dans un tressaillement de tortures.

Car la torture est là, qui le poursuit, le talonne, crispe sa chair et fait grimacer la balafre multiple de la nuit. Le vent balance avec plus d'âpreté ces balafres qui se promènent de-ci de-là, se serrent les unes près des autres, échappent quelques gouttes de sang, puis se disjoignent sur l'horizon, rouge infiniment.

Ainsi, chaque fois que le soleil s'abîme, la ville est fécondée par ce sang et ces larmes. La douleur lui refait une autre jeunesse. Son cœur bat plus fort d'avoir bu la pluie d'amour, la pluie d'étoiles ruisselant des balafres prédestinées qui semblent monter la garde autour de son destin qui s'ignore.

Et la ville endormie, avec ses fenêtres de silence, ses habitants qui dorment les poings

clos, en rond de chiens fatigués, se hisse sur l'écran céleste qui grouille, murmure, clame et s'évanouit de douleur dans le matin ressuscité.

Montréal, 1920.

A C...

LA NUIT ME REGARDE

La nuit me regarde. Elle me sait attentif à ma douleur qui est aussi celle qui a traversé, à des heures diverses, les hommes grouillant dans la fourmilière terrestre.

La nuit me comble de son silence qui, m'enveloppant de ses voiles, semble de la piété répandue autour de moi. Elle connait mes désirs et les accueille avec des fraternités muettes.

Elle n'ose déranger mes rêves qui se pressent les uns sur les autres, papillonnent autour de mon front dans un vol désordonné

d'abeilles. Leur dard entre dans la chair, à la façon d'un supplice raffiné, inlassable.

Je sens que, sous cette oppression, mon cerveau souffre et crie. Il a peine à arrêter le balancement infini des mots et de leur murmure, la galopade effrénée d'images qui se poursuit, lancinante et comme fatale.

Mon esprit, lancé à bride folle, paraît une machine éclatée. Il se distend, se gonfle et, las de tant de tortures, se replie sur lui-même.

Mais, pris à ce jeu cruel, il retourne aux mêmes sillons que creusent le doute et l'angoisse. Affolé, il se frappe aux parois, se relève, repart, chavire et expire.

Il s'exténue de recherches et d'hypothèses; il se blesse sur des lames de couteaux. Cherche-t-il la précision, le mot qui créerait la lumière, il sent que ces biens-là lui sont refusés. Il soupire après eux en un baillement d'extrême fatigue.

Il voudrait saisir des vérités qui fuient, les fondements solides d'une croyance, l'appel profond d'une voix qui, par des inflexions vigoureuses, ferait descendre la paix souhaitée.

Vaine poursuite qui, dans une sorte de cercle dantesque, garrotte davantage ce prisonnier !

Je m'efforce de ne plus penser, d'ignorer que j'existe, de ne plus savoir qu'aujourd'hui et demain sont des réalités qui me guettent et me demanderont un tribut d'efforts, de luttes et de sacrifices.

Je veux vivre dans le présent et par une tension désespérée je tâche de m'agripper à quelque espoir, de sourire à des contingences autour desquelles je voudrais revoir un rayon qui, lui aussi, est aboli.

Le passé, s'il revenait avec ses pas tremblants et ses modulations fallacieuses, je lui dirais de s'en aller, craignant qu'il ne recèle en lui d'autres puissances de détresse.

Qu'une triple agonie s'éloigne de moi et je ne veux point d'un calice où mes lèvres s'abreuveraient de toute l'amertume de la terre !

Rubans fanés, roses qui sèchent dans un herbier pourrissant, gants que la Chimère, avec ses pas feutrés, a laissé tomber sur ma table déserte, tous ces riens qui étoilent une vie d'homme, je ne vous permets pas de

franchir le seuil de ma mémoire. Je ne vous connais pas. Dormez ailleurs que dans mon souvenir, étouffez, loin de mon cœur, votre chanson ultime.

Où vais-je me tourner pour découvrir, dans une planète, à mes yeux perturbée, un point sûr?

Des routes s'étendent à l'infini où sommeille cet avenir qui va me prendre dans un instant. Mais l'avenir, avec ses lourdes portes d'airain, barre l'horizon. Et je vais, désarmé de ma jeunesse, et si désireux que je sois de refaire mes statues, m'avancer avec des mains de vertige où tremblent mes ciseaux.

Le cœur de la nuit répond aux plaintes que j'exhale. Je suis silencieux comme elle, assistant à ce drame du cerveau. Et comme elle, cependant, travaillé par de sourds murmures, des velléités de délivrance, je ne sais quelle aurore avec ses fraîcheurs liliales, de lys apitoyés.

Elle porte aussi son drame immémorial où s'affrontent et se détruisent d'obscurs ou de célèbres lutteurs. L'unanimité parfaite d'attitudes s'établit entre elle et moi. Muet, terrifié, je suis attaché à son char où s'exaltent

les dieux du désir. Elle me roule dans ses parfums, me jette à tous ses horizons d'étoiles.

L'hallucination douloureuse agrandit son mystère et l'effroi pascalien traverse mes fibres. Je suis ce pressuré qui goûte, dans une âme en détresse, le souffle de l'infini

Pour M. C. D.

PAILLASSE SUR L'HORIZON

La nature, fatiguée du froid, cède à la moiteur du dégel ; du sein de la vaste terre en rumeur bruit l'espoir des enfantements prochains. Un rideau de fils pluvieux oscille, imperceptiblement, sur le fronton des églises et des maisons et laisse, par intervalles irréguliers, tomber une larme fugitive qui se perd dans les gouffres.

La nature est toute diaprée de rose. C'est une nuit élyséenne, humide sous les couleurs,

la majesté souffrante de ces grands bras nus des arbres qui semblent prier pour la douleur terrestre, les tragédies solaires de l'homme, en marche vers les résurrections.

Des bouillonnements confus; une purification des débris de l'univers glacé; quelques vols infléchis d'oiseaux hâtifs, gagnés par la course aventureuse des airs et qui se jouent dans la fausse douceur d'un printemps revenu; des rires; une figure tourmentée; des hommes affairés d'argent ou de plaisir; la cohue s'élançant aux fêtes de la nuit et qui disparaît, refaite sans cesse par un autre flot qui s'en va, pareil à l'autre, emportant dans ses replis marionnettes et dieux.

Il y a dans l'air une indécision, de l'angoisse, un sourd parfum de fermentation printanière, l'élan encore ébauché des vies pleines. L'espace a l'air de souffrir comme s'il allait présider, impuissant, à des trépas fameux, à la chute dans le néant d'une jeunesse, d'une génération, d'un sol, d'une race. Les ailes du Désir battent sur cette angoisse multipliée et vaine, et le sombre Désespoir garde les portes de la ville.

Le firmament, éternel de tous ses dieux,

ses mirages et ses souveraines clartés, élargit ses coupoles d'infini où erre, insaisi, le visage fermé du Mystère.

Du bord de l'horizon bercé de voiles roses, tout à coup surgit la tête de Paillasse. Les ondes spatiales promènent en tout sens cette figure ravagée dont la pâleur s'avive de deux yeux écarlates, ruisselants de pleurs. Paillasse vibre, s'élance, étreint la terre, les astres. Il commande aux heures de la nuit; il s'identifie aux choses et aux êtres. Il n'a pas laissé le moindre coin du ciel à la sérénité nocturne, à la vierge beauté des éléments qui se refont, dans l'espace ému, une constante jeunesse.

La nuit est opprimée de sa tyrannie douloureuse et larmoyante. Il la soumet à son empire; il lui impose une manière d'être; et elle souffre, la nuit, car elle a épousé son âme. Elle se plaint dans le murmure du vent, par le cri de l'oiseau, les mille petites voix assourdies, balbutiantes d'aveux inexprimés.

Ici, une moiteur s'élève et s'affaisse, si semblable à un évanouissement d'âmes; là, aussi loin qu'on peut l'imaginer, un concert perdu de clameurs mourantes qui blasphèment

le bonheur rêvé.

Paillasse emplit l'horizon; sa figure gagne, déborde, s'immensifie, occupe l'espace total. Son front est un océan de rides; une blessure pourpre, qui semble illimitée, lui sert de bouche ardente, amère. Ses cheveux, qui croissent, encadrent ce visage d'humanité réduite, révulsée, et secouent l'odeur fauve des pâmoisons exaucées.

Au bas, dans la plaine, sous le sarcasme de cette nuit d'opéra rose, la tragédie des gens et des choses se mêle et va se confondre. Des hommes puérils et dérisoires s'agitent et s'énervent. Ils sont inattentifs au miracle des images et à cette apparition douloureuse qui magnifie l'atmosphère.

Le paysage varie et se précise; il s'anime sourdement et il apparaît comme châtié sous la chape de mystères habillant l'horizon de formes capricieuses, précaires, qui, néanmoins, l'oppressent; un arc immense de pétales rosés ogive le fluide éther et, sous ce dais de lumières ou d'ombres fragiles, la terre, gisante, à moitié endormie, à peine gelée, se laisse travailler par le silence et le manège subtil des fécondations.

On pourrait ordonner ce paysage, le façonner pour quelque fête gigantesque, inouïe, terminée par la mort des éléments et des êtres. Soudain la féerie éclate: c'est un enchantement!

O nuit rose épandue sur la ville!

Si tu les connaissais, Paillasse, ces nuits sans pareilles du printemps, des nuits d'opéra, des nuits d'artifice où toutes les choses se masquent, ont l'air de s'en aller, souriantes, enivrées, vers je ne sais quelle fête éternelle.

Mais, je me trompe.

Tu es présent à ce mirage d'une nature enorgueillie de sa beauté, et qui, spasmodique, se dresse dans un fourmillement musical: roi taciturne qui, dans des mains blessées, porte un reseau d'épines! Ta robe, ce sont les innombrables soupirs assemblés qui drapent ton corps exsangue d'un tissu élémentaire.

Tu es là!

J'aperçois ton image suspendue entre les branches dépouillées qui dessinent leur appel dans le rose de la nuit, dans l'artifice niais de la nuit printanière. J'aperçois ta figure aux

lèvres sanglantes qui, encore, s'inquiète du destin des hommes et de sa propre souffrance Et dans cette nuit sans pareille, je sens que ta bouche se détend, se desserre et pousse un cri de détresse dans cette nuit rose, trompeuse comme les autres.

Phœbé te regarde en souriant; elle a l'air d'une sœur qui s'apitoie et si tu voulais te reconnaître en montant jusqu'à elle, vos deux pâleurs sororales se pourraient consoler de leur parenté fraternelle.

Mais non! Tu dédaignes la pitié, tu te concentres dans une amertume qui est toute la douleur, et dans cette nuit rose d'opéra, si trompeuse, j'entends ton rire acide qui descend sur ces branches désespérées, mais toujours avides, mais toujours tendues.

Paillasse! Paillasse! Paillasse! l'illusion est la reine du monde et des ténèbres, qu'est-ce que ton rire, fût-il plus vrai que tout, auprès de cette royauté humaine qui rend la nuit propice à la joie, à la tendresse, à l'amour?

Mais je te révère, ô Paillasse, image excessive et torturée, suspendue au zénith, confondue avec ce temps qui, certains jours, semble s'éteindre: je te salue, ô Paillasse,

qui rit à cause des passés morts, de ce qui ne sera que la tromperie hallucinée des sens et des symboles fuyants d'un bonheur qui se dérobe. Je célèbre ton ironie qui a élu, pour ta vengeance, cette arme dérisoire et pauvre, la grimace!

Ris donc toujours, Paillasse, dans la nuit d'opéra rose où les êtres se masquent, ont l'air de s'en aller enivrés et souriants, vers je ne sais quelle fête odieuse et périssable.

Le dernier spasme nocturne s'est abîmé dans la lumière qui jaillit de l'occident.

C'est le matin d'or!

Et moi, je suis resté, à mon balcon, muet, tremblant, les mains jointes, adorant les symboles divins de la nature féconde, après avoir présidé à cette messe sanglante où Paillasse, crucifié à la terre, pleurait sur le crime des mondes roulés vers les gouffres.

Montréal, 1916.

TENTATION

Je vais partir d'un pas libéré et rapide; rien ne me lie à aucune rive, à aucun bonheur, à aucune joie; je suis libre dans le dépouillement complet de moi-même.

Mes pieds nus cherchent un sable doux pour s'y enfoncer; ils ne veulent y laisser de traces que celles qui se perdront dans le vent. Après s'être déchirés sur la grande route commune aux cailloux et aux ronces, ils mendient la fugace chaleur du sable avant de s'engloutir dans l'intégral oubli.

Mes pieds nus cherchent un sable doux pour s'y enfoncer.

Mes mains inhabiles au bonheur se refusent, désormais, à la tendresse éblouie et savante. Elles ne construiront pas des cathédrales, des architectures précieuses, des monuments de la croyance et des temples aux saints. Non, mais je les forcerai à pétrir dans la glaise des dieux tristes et mutilés, des femmes souffrantes, des avortons et des nains. Et parmi toutes ces formes éphémères, nées de ma fièvre et de mes doigts las, je construirai une déesse harmonieuse que je laisserai sur le rivage, après avoir imprimé mes lèvres sur son argile périssable.

Mes mains inhabiles au bonheur se refusent désormais à la tendresse éblouie et savante.

Mon visage tourmenté n'est à personne : j'espère en refléter l'image dans la mer pour qu'elle s'y perde avec les aspects fuyants de la nature nombreuse et qu'elle s'y abîme avec son ciel, sa ceinture d'arbres frissonnants,

ses algues et ses roseaux condamnés.

Mon visage tourmenté n'est à personne.

Mon imagination — cette adorable maîtresse! qui m'a créé un isolement superbe et enivré parmi les formes qui emplissaient ses rêves, je la bénirai de m'avoir détruit et sauvé. Écolier, elle posait à mes tempes des diadèmes de fièvre. Plus tard, à Paris, à Naples, Florence, Venise, elle savait me diviniser les marbres, les déesses et les dieux. Sous sa flamme, ils revêtaient des apparences humaines qui me prodiguaient le délire. Et, sur les rives vantées de l'Adriatique, dans une femme en haillons, elle me fit saluer la statue vivante de la misère. Maîtresse profonde d'erreurs qui, pour mon festin, couronnait de beautés lumineuses la matière la plus sourde, et dans la source ressuscitait la mort émerveillée de Narcisse, et sous les ramures, des théories de bacchantes captives.

O Reine, puisque je pars vers des rives léthéennes, puisque je m'en vais sans retour,

je te bénis de m'avoir sauvé et détruit. Tes bras, écartés sur l'horizon, paraissaient des appels de blancheur heureuse, exaucée. Royale déesse, déployée aux confins de la volupté et de la mort, tu pétrissais l'extase ou l'agonie. Et quand ta plainte, joyeuse ou sombre, fatiguait l'espace, je croyais entendre le gémissement de la terre vers le divin inconnu. Et j'étais l'enfant envolé, tendu vers tes apparitions, ta robe écarlate, tes genoux de nuit et de songe.

Mon imagination — cette adorable maîtresse! — je la bénirai de m'avoir détruit et sauvé.

Mon cœur — ce vieil agonisant! — je le prierai de s'éteindre dans le vent sans une plainte.

Avec l'encens et la myrrhe, j'embaumerai ses plaies, et m'approchant, à pas religieux, de certaines douleurs, je les embrasserai comme si elles étaient des femmes divines et sacrées. Puis je rirai de ses sensations, de ses désirs et de ses larmes.

Mon cœur — ce vieil agonisant! — je le prierai de s'éteindre dans le vent sans une plainte.

À LA MÉMOIRE D'ADOLPHE OLIVIER

L'HOMME DANS LE CHAMP DE CARNAGE

Ce champ, c'est nous-mêmes!

Théâtre en chair et en os, réalité soumise à la joie, à l'enthousiasme et à la dépression; chose qu'habitent, à la fois, le plaisir, la douleur, la vérité et le mensonge; œuvre vivante qui n'est jamais terminée et se poursuit sous l'inspiration contradictoire du bien et du mal. Tout cela, véracités de l'esprit, possibilités du cœur, et ce que peut engendrer — au sens de l'éternel — des vitalités méconnues ou

méprisées; tout cela se lève, produit un reflux d'émois et de concepts qui s'affaissent, aussitôt dressés dans la lumière.

Voyez! de ce moi trouble, varié, dominé de saines, hautes et mauvaises raisons, comme la puissance du mal s'extériorise davantage que celle du bien.

Nous sommes cruels, inhumains, ennemis du bien. Nous sommes hostiles à nous-mêmes, les nihilistes inconscients d'une réalité que nous eussions voulu dévouer à ce qui ne meurt pas. Nous, c'est donc, en définitive, et après la tragédie des mensonges, un champ de carnages, de luttes et de défaites finales.

Nous avons beau crier, condamner les forces obscures et secrètes qui multiplient les catastrophes et les ruines, l'illusion demeure encore chère à l'humanité puisqu'elle s'acharne, depuis des siècles, à la création idéale de l'homme.

Mais l'humanité vit de mensonges; ils sont nécessaires à son existence: elle étreint les ombres des ombres. Et le beau poème de vivre s'ébauche douloureusement à la face des cieux impitoyables.

... La mort plane, se repaît des heures

qui s'écoulent.

Tous nous mourons des vérités de notre être, de les avoir agitées, en vain, au-dessus de nos têtes et de notre cœur, pour les ramener ensuite dans le cachot de l'âme, vierges moribondes.

Quelle promenade que celle des âmes, cependant, et quel délire! Attitudes, provocations, révoltes, discours dans la nuit, immenses supplications qui tombent dans le vide.

Et puis le silence qui est, à lui seul, un drame où elles s'écoutent penser sans se livrer par des mots, des confessions, des adieux définitifs.

Au fond de leurs mystères, elles se devinent pourtant, penchées sur la mer de ténèbres qui bat la terre de ses houles puissantes. Elles se cherchent, s'appellent, se croisent, se respirent.

Glace rompue, elles chuchotent des confidences, embusquées derrière des phrases indifférentes; elles se livrent même quand elles se mentent.

La minute enivrante est déjà passée lorsqu'elles la désirent.

A force de se joindre, de se parler, elles s'épandent en distractions, en prose verbale: et le moment souhaité entre tous qui les verrait se donner la communion choisie, vole, monte, nargue, s'éteint.

Les âmes ont leur destin, des abris temporaires, fictifs, où elles vont se réfugier, là, un instant, avant de remonter dans l'azur, portées sur des ailes de chimères ou échouées sur l'écueil de l'illusion.

Avant d'accepter l'inévitable, et ramenées souvent à la raison, les âmes humaines s'exaltent, puis font halte, s'interrogent, se sentent gémir et pleurer; tout revient sur le fil électrique que sont les nerfs: les mots, les pensées, les désirs, les sensations, les vérités évidentes, et au bout, l'acceptation, le penchement de la tête sur une volonté résignée.

Le sang ruisselle; et autour du cœur et de la tête, il se produit une musique inexprimable, brisée, faite de soupirs des nuits où l'on veut mourir, de gémissements qui, au milieu de l'ivresse des sens crucifiés, s'exhalent, perdus, — beau chant fragmenté et que n'achèvent pas les paroles, l'espérance

ou le désir.

L'effroyable, c'est l'impression que les mêmes heures ne reviennent jamais, que certaine pâleur du front ne s'est pas mirée dans un regard douloureux; que demain va paraître sans qu'hier lui lègue sa fièvre enivrée; que nous aurons passé cherchant en vain la vraie vie.

Le champ de carnage, c'est nous-mêmes.

J'entends des voix...

L'une dit:

«Ne regrette pas d'avoir parlé, à l'heure de minuit, sur la route, et sans que personne entendît tes plaintes; elles jaillissaient si vraies que leur vérité profonde t'agrandissait en t'accablant.

»Ne cherche même pas à les retrouver; laisse-les à l'espace, à la nuit étoilée; le destin est immuable; tout un cœur déchiré avec sa clameur ne saurait le fléchir.»

L'autre:

«Un univers de musiques habite en moi; des harmonies qui semblaient de la matière unie à de l'esprit, ou le gémissement de

l'homme en proie à la fièvre de créer, ou chercheur ébahi de ses verbes, de ses sanglots et de ses visions, j'ai aperçu se hausser des dieux dans la nuit des mondes, et dans un embrasement furieux s'éprendre des volontés armées de délire; toute une moisson d'épis balancés sous la brise crier vers le soleil, la lumière, l'amour.

»J'ai senti, parmi la caresse des vents, la terre, ronde en sa plénitude, rouler son inlassable tourment vers l'incorruptible beauté des astres.

»Je vous ai accueilli, dans mes bras énamourés, Nuits divines, offrant, en prodigues ferventes, parmi les parfums, le blasphème et la douleur, la pulpe ardente de vos lèvres.

»J'ai annoncé aux autres mon festin en leur prédisant que les roses qui orneraient leurs tempes cacheraient les plus meurtrières des épines, et que le vin, débordant des calices, ne serait qu'un poison déguisé.

»J'ai dit la flamme, le rêve, la souffrance, la volupté, la mort.

»Et ils ont ri de ce banquet.

»Ils sont allés à d'autres fêtes, mais je

sais que leurs festins, à eux, avaient aussi des poisons et de la mort.

»Courbé sur un chevet d'insomnies, le regard las de fausses lumières, j'ai salué le spadassin magnifique du jour dirigeant ses flèches de pourpre vers la nudité frissonnante de l'aurore.»

Cette autre :

«Mon âme, vous me l'avez à peine révélée, vous vers qui je m'étais avancé les mains ouvertes, le cœur prêt à recevoir en se donnant.

»L'intelligence paraissait à ma studieuse jeunesse un royaume digne d'être conquis.

»Je cherchais les raisons et les nombres, et la beauté avait fait de moi un de ses craintifs et fiévreux esclaves.

»Je m'étonnais de la folie des hommes et de leurs subtiles cruautés.

»J'ai interrogé le sphinx; j'ai crié vers lui, vers ses secrets enfouis dans son front de mystères.

»De rage, un jour, je l'ai frappé pour qu'il me livre des fables que j'eusse apporté aux autres hommes, mes frères, avec ma

science, mes sanglots et mes larmes.

»Il fut sourd à mes cris, aux supplications ardentes que, la poitrine gonflée de douleur et de désir, je poussais vers son immensité indéchiffrable et son silence mortuaire.

»La vie, ce ne serait alors que des mirages qui se lèvent et créent, pour nos regards intérieurs, l'illusion divine.

»Tout n'était donc que rythmes barbares dans une nature ivre de meurtres et de carnages?

»La roue du destin broyait les êtres sans pitié; elle les choisissait à l'heure où l'aube de la jeunesse organise dans l'âme, ouverte à la connaissance, un orchestre savant d'harmonies.

»Oui, la mort, voleuse impitoyable, est venue m'arracher ma jeunesse pour en faire un paquet de boue et de sourde poussière.

»J'eus, sur la nécessité, cette illusoire revanche de partir pour les grandes ombres inflexibles, escorté de la clameur divine des poètes.

»Mon agonie s'est confondue avec les sanglots des maîtres de la pensée et du verbe. Et je suis entré dans la nuit avec des paroles

de lumière et d'amour. »

Celle-ci :

« Est-ce que les figures s'éteignent peu à peu ?

» Est-ce que les images deviennent indécises jusqu'à se dissoudre dans le vent ?

» Est-ce que le désir, à force de n'être pas assouvi, ne meurt pas lentement dans le cœur humain ?

» Est-ce que les yeux qui ne se voient pas s'habitueraient à ne plus se désirer ?

» Est-ce que l'amour se changerait en chose usuelle, nécessaire comme de manger, de boire ou de dormir ?

» Est-ce que ce pourrait ne plus être l'émerveillement sans fin ? »

Celle-là :

« Je souffre : toutes mes dents souffrent, toute ma tête souffre, mes mains souffrent et mes pieds ; et mes bras, et mon corps entier ; et mon désir jamais fini et mon âme dont le rêve ne s'éteindra pas.

» Je suis heureux de souffrir, de me regarder pantelant, déchiré, parce que je m'assure

cruellement de l'amour, de sa persistance, du tintement de son ineffable grelot dans ma tête et mon âme.

»Je pleure dans le vent, le matin, le soir, la nuit.

»Je pleure; j'espère: je doute et je souris parce que j'ai douté. Et je goûte la tristesse de ce sourire; c'est une boisson amère.»

Celle-là encore:

«Je m'en suis allé avec des aveugles et ce départ minable me faisait mal comme s'il eut enfermé quelque symbole effrayant.

»Je suis parti dans la nuit avec des aveugles et des sourds et j'ai cru que je deviendrais aveugle et sourd; et il me semblait que, sur cette barque fouettée par les vents d'orage, je n'aurais pas souffert d'être aveugle ou sourd ou que, plutôt, ne sachant rien, j'eusse été, probablement, infiniment malheureux de ne plus voir ni entendre, de ne plus connaître la réalité, même douloureuse, de ne plus écouter des mots qui disent la vérité, même indicible. Abîmes et contradictions!

»J'ai rompu du pain avec des aveugles et des sourds: j'ai bu de leur vin.

» Et puis, je m'en suis allé dans la nuit, le vent, tout seul, si seul! et j'ai bu mon âme, mes pensées devenues salées comme la mer.

» Le matin me surprit, un jour, roulé par l'angoisse. J'ai regardé en moi-même, en mes sensations; j'ai touché mes yeux, mon être. Et il m'a semblé que j'étais devenu pour jamais, un sourd et un aveugle. »

Et cette voix désespérée:

« J'ai eu, à nouveau, la tentation de l'abîme. Jamais je n'aperçois un lac, un fleuve ou une rivière sans frissonner et me sentir pousser à y élire un repos immuable. Jadis, la mer avec sa vastitude et son infini me constituait son prisonnier lyrique et passionné sur des navires qui m'ont vu attaché, durant des heures, à leur proue. Nulle harmonie ne m'a semblé comparable à la plainte de l'océan. Je me suis saoulé des gémissements qu'il jetait à l'espace, et si la lune laissait, parfois, sa traîne de diamants fulgurer sur les vagues, c'est dans ses plis que mon imagination trouvait une mort idéale. O mer inoubliable!

» J'ai eu, à nouveau, la tentation de l'abîme.

C'était aux bords d'un lac où éclatait une végétation folle et sauvage. Le mépris des hommes et de leurs impostures, le goût du silence et de la solitude m'y avaient conduit.

» Mon imagination peuplait l'horizon de souvenirs vivants qui me composaient une société choisie. Ces êtres idéaux dansaient dans un souple et capricieux éther. Et ce n'étaient que vibrations d'ailes, caresses des choses.

» Penché sur des lys d'eau, je respirais ces fleurs merveilleuses qui dans leur tentative désespérée de jouir de la lumière avaient vaincu les puissances de l'abîme; je saluais leur pacifique victoire; je goûtais leur faiblesse redoutable, la vie qui, en elles, s'était réalisée en un poème de liliale beauté et, sur un domaine plein de mystères, érigée, glorieuse.

» Je savais que des morts gisaient là, pacifiés de tout leur tragique destin et qu'ils ne connaissaient plus l'iniquité de la lumière. Je désirai les y rejoindre, leur demander de partager avec moi les secrets de leur agonie et leur désormais intangible repos.

» Je me préparais à descendre dans la mort;

déjà au bord des lèvres l'eau me présentait ses breuvages d'oubli quand, soudain, un chant de la rive me fit sentir la beauté du cruel univers: c'était une voix pure qui s'élevait dans un frémissement de cristal.

»Je m'arrachai à l'étreinte de la froide déesse. Mes mains étaient couvertes de glaise, et dans ma bouche demeurait la saveur âcre des algues, de la mort, du néant.

»Sur le miroir du lac, les lys d'eau qui avaient assisté au drame de la tentation, continuaient de boire les rayons et de frémir sous le baiser des vagues.

»Auprès d'eux, j'étais un vainqueur sombre, devant les flots, le mystère, les jeux du destin et de l'avenir.»

Le champ de carnage, c'est nous-mêmes.

Pour A. P.

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOMNE

Je bois ton vent âpre, Automne, acheminé vers des routes incertaines et obscures. Je suis ce voyageur, jamais las du départ, et qui, parti, rêve encore de s'en aller toujours. Mon goût de l'aventure est vif et ne sait point se calmer. Je pars sans cesse. Je laisse derrière moi les routes qu'encombrent mes bagages, mes meubles, mes livres, certains bibelots, des clartés et des ombres. Je pars à nouveau et je hume, dans le soir vide,

ton vent âpre qui bat mon front devenu fou.

Le lourd présent accable mes épaules fatiguées, et je suis, dans le désert où se hasardent mes pas, pareil à un mendiant vieilli qui cherche, au sein des ténèbres, les rares étoiles illuminant l'espace sombre. Qui va m'apporter la lumière? Quelle apparition fera de toute cette nuit je ne sais quelle aurore?

Je me retourne et sollicite les ombres que j'ai laissées là-bas.

Mon âme d'enfant va-t-elle renaître dans ce soir encore vide? J'écoute; j'écarte les branches du chemin, et dans l'angoisse, j'attends cette âme juvénile qui s'était accoutumée de se plaindre et de gémir. Viens donc, novice pâle, livide, viens recevoir ma caresse. Tu m'as parlé de mort, que c'en était fini des manèges anciens, que tu dormais, blanche et à jamais immobile dans la poussière heureuse du passé. Je voudrais un silence religieux florissant tes lèvres et que, sur les tapis de feuilles mortes, tu m'apparaisses, telle une vierge qui vient de découvrir le baiser et la flamme. Tends-toi vers ma confidence: « J'ai prôné le rire, la joie de la

terre; j'ai dormi un moment dans le lit pourpre du bonheur; à force de croire, je donnais de l'existence aux apparences humaines. Sous le mirage, je mettais des objets réels; je trompais de la sorte le mensonge éternel, car, de toute mon imagination, je créais l'amour et la haine, le désir et le baiser. Ainsi, je tenais, dans des mains avides, les biens les plus chimériques; j'ai été l'homme couronné de pourpre, criant sa joie, ou ployé sous un sceptre de roseaux assassins.

Mais il me fait peur cet être-là. Sa félicité, son mensonge et sa vérité à la fois, n'ont pas épuisé ma soif de connaître et de sentir. Je hais sa triste possession de lui-même. Je me rêve dans l'avenir et dans mon passé. L'avenir, c'est ce qui n'est pas encore. Aujourd'hui, ce n'est que le chemin sombre où je mendie la lumière, où je cherche, espère, attends. J'ai besoin de toi, de ta nouveauté de jadis. Reviens donc dans la douceur sacrée de l'automne, reviens avec tes pieds de neige et d'amour.

Que ce ne soit pas un mirage de moi-même! Est-ce que je vais te recréer?

Brise donc les statues de pierre qui gardent

ton tombeau pour que Lazare, délivré de ses bandelettes, surgisse dans l'éblouissement total!

Adieu donc à cette vieille âme écrasée de fatigue et d'ennuis!

Rêvons de rebâtir sur un limon moins oscillant, et pour cela, repartir encore, «chercher en gémissant». Sortir de soi-même et s'en aller vers des formes inédites. Que Narcisse errant parmi des concepts et des moules essaye, coure aux sommets qui dorment sous la splendeur des soleils triomphants. Car, à n'en pas douter, il sollicite le rayon, le rêve nouveau; il veut que le cri qui s'étouffe en lui monte et s'exalte. Il doute de ses chansons d'hier: dans ses doigts les fleurs sont mortes sans livrer leur ultime secret, et les parfums qui s'éteignent dans le soir lui ont donné une avare caresse. La nuit avait vêtu ses angoisses de noirs manteaux. L'aurore le vit épiant la venue du bonheur, et quand midi sonnait aux horloges son front était las d'avoir senti s'y poser le soleil.

Le vent chaud balance maintenant sous son regard des corbeilles vides: le ciel est dépeuplé des fallacieuses images de son rêve.

Brise donc, ô créatrice de forces, les statues qui gardent le tombeau où Lazare implore la résurrection.

Narcisse rit maintenant des hommes, des choses et de lui-même : il n'étreindra plus dans la source son image !

Ses croyances gisent à ses pieds et il promène dans le doute une nudité qu'ocellent les blessures de l'expérience. Il sait, pourtant, que l'immortelle nature continue ses beaux chants inaltérables et que le rythme de la Terre est une réponse aux jeux des étoiles. Mais, pour lui, les visages de la mort peuplent les bosquets où se tient, pensif, inassouvi, carnassier, le dieu amour. Sa vision se teinte du reflet de funèbres images. Il leur sourit amèrement. Vers le cortège des ombres qui ont commencé de pénétrer dans l'invincible oubli, il tend des mains désolées d'être vides. Plus rien !

Échappé à l'étreinte tentatrice de la source, il n'est plus maintenant que le fantôme de ce qu'il fut jadis, quelque chose de ressemblant à un rêve chu dans le passé. La source a gardé l'expression de son visage douloureux : mais il s'est sauvé de la source !

10 francs


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 23 05 04 002 3